

L'AMOUR JOUÉ LA COMÉDIE

PAR
JACQUES MORIN-SARRUS



2^{FRS}

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies 80 fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 3 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 8 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : 35 fr.

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

c90910

JACQUES MORIN-SARRUS

L'AMOUR
JOUE LA COMÉDIE

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC' LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

L'AMOUR JOUE LA COMÉDIE

CHAPITRE PREMIER

LA COLÈRE DE MADAME DE BEAUVAL

Jamais Mme de Beauval n'avait été da... une si grande colère... Jamais l... Pas même lorsque son fils, Jean, avait exprimé, à haute voix, le désir de devenir acteur l... Pas même lorsque son mari, le paisible comte de Beauval, avait timidement manifesté l'intention de vendre leur petit hôtel de Passy, et de venir habiter définitivement le château de Beauval, qui dressait, quelque part dans l'Orne, ses tours démantelées et ses murailles lézardées. Ces deux velléités d'indépendance, qui avaient soulevé les deux plus célèbres colères de Mme de Beauval, avaient, si l'on peut dire, été étouffées dans l'œuf par la violence de ses réactions, et Jean était devenu un brillant lieutenant d'aviation, tandis que M. de Beauval continuait à soupirer, dix mois sur douze dans le petit hôtel de Passy.

Mais la colère du 22 juillet 1938 promettait de dépasser de beaucoup, en intensité, férocité, violence et tumulte, les célèbres colères de 1930 et 1935.

Cette colère avait pris naissance vers quatre heures de l'après-midi, dans le petit salon du château de Beauval.

Quelques minutes auparavant, Rose, la femme de chambre de Mme de Beauval, avait introduit dans la pièce Marc Labrousse, un jeune homme de vingt cinq ans environ, d'allure élégante et sportive. Rose avait ensuite été prévenir sa maîtresse de la présence de ce visiteur, et Mme de Beauval s'était aussitôt rendue dans le petit salon.

Rose omit de coller son oreille à la porte, ce qu'elle ne manquait jamais de faire, lorsqu'elle pouvait supposer qu'un entretien de quelque importance allait se tenir : mais Marc Labrousse était un habitué du château de Beauval, et Rose, prise en défaut pour une fois, ne soupçonna pas un instant la gravité de ce qui allait se produire.

Désolante négligence ! qui priva la cuisinière, le chauffeur et le valet de chambre du récit détaillé des premiers instants de la colère de leur maîtresse...

Mme de Beauval était depuis cinq minutes à peine avec Marc Labrousse, lorsqu'un grand fracas de vitres brisées, un sauvage claquement de porte, et un « Sortez !... » hurlé plutôt que crié, attirèrent l'attention générale des hôtes du château.

Presque aussitôt, la petite Bugatti bleue qui avait amené Marc Labrousse démarra avec un bruit de tonnerre, fit un virage extraordinairement audacieux devant le perron du château et disparut à une foudroyante vitesse dans la noble allée de chênes.

Le valet de chambre Nicolas accourut le premier.

Il ouvrit la porte du petit salon, s'attendant pour le moins à voir la comtesse de Beauval assassinée et

la pièce saccagée, mais il fut bousculé par sa maîtresse, bien vivante, qui lui dit d'une voix que la rage et l'émotion faisaient trembler :

— Imbécile ! Qu'est-ce que vous faites là ? Dites à Mlle Denise que je l'attends.

Nicolas s'enfuit, épouvanté par les signes de colère qu'il avait discernés sur le visage de Mme de Beauval. Il se heurta à Rose qui, attirée par le tumulte, accourait à son tour.

— Ah ! dit-il, Madame est en colère !... Vite, vite, avertissez Mlle Denise.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas... Mais je n'ai jamais vu une telle figure à Madame... C'est épouvantable... Elle veut Mlle Denise.

Rose se précipita vers la chambre de Denise de Beauval.

Denise de Beauval avait vingt ans. Jolie, gracieuse, douce, elle avait été jusque-là la « consolation » de sa mère, qui aimait se croire persécutée par son fils et son mari, — encore que, depuis longtemps, les deux hommes de la famille aient renoncé à affirmer leur volonté contre la sienne ; et Mme de Beauval opposait volontiers la docilité exemplaire de sa fille à « l'entêtement » de ses deux victimes de prédilection.

Rose dans l'affolement où l'avait plongée la nouvelle d'une terrible colère chez sa maîtresse, omit de frapper à la porte, et se précipita dans la chambre en disant :

— Mademoiselle... Madame vous demande... tout de suite... dans le petit salon.

— Je sais, dit Denise avec calme. J'allais descendre. Mais, ce n'est pas une raison pour entrer chez moi sans frapper.

— Mais, Madame est très en colère ! dit Rose que

le sang-froid de sa jeune maîtresse plongeait dans l'étonnement.

— Naturellement, répondit Denise. Et, cette fois, il y a de quoi...

Le plus tranquillement du monde, elle passa devant Rose stupéfaite et descendit auprès de sa mère.

Pendant les quelques instants qui venaient de s'écouler, Mme de Beauval avait senti croître sa colère. Elle pensa étouffer, et la crainte d'une congestion fut seule assez puissante pour l'inviter à se contenir un peu.

— Vous m'avez demandée, maman ? dit Denise en apparaissant.

— Je t'ai... oui !.. Je t'ai demandée..

Denise remarqua les trois carreaux brisés de la porte-fenêtre, témoins de la force avec laquelle celle-ci avait été claquée, et ne put retenir un sourire. Heureusement pour les jours de sa mère, celle-ci ne vit pas ce sourire.

— Denise... mon enfant.. Devine qui sort d'ici.

— Marc Labrousse, dit Denise.

— Ah ! tu l'as su ?... Mais, devine... devine ce que cet impudent personnage est venu me dire...

— Marc n'est pas un impudent personnage, dit Denise, et je pense qu'il est venu vous demander ma main.

Sous ce coup, Mme de Beauval chancela, et parut prête à succomber.

— Tu le... tu le savais ? balbutia-t-elle. Tu étais au courant...

— Naturellement

— Et tu l'as laissé venir... Tu ne l'as pas... Oh !

— Non seulement je l'ai laissé venir, dit Denise, mais c'est moi qui lui ai indiqué l'heure où il avait le plus de chances de vous trouver dans les meilleures dispositions.

Cet effrayant cynisme déconcerta absolument Mme de Beauval. Elle regarda sa fille avec effarement. Était-ce la petite Denise, sa « consolation », qui tenait un pareil langage ? Était-ce une révolte ?

— Je rêve, dit-elle avec un calme soudain et effrayant. Je rêve. Je suis sûre que je rêve...

— Mais non, maman, vous ne rêvez pas du tout, dit Denise avec une nuance d'impatience dans la voix. Marc, que vous connaissez depuis longtemps, est venu, d'accord avec moi, vous demander ma main. Je vous assure que cela se fait couramment...

— Alors, tu es folle, tu es tout à coup devenue folle... Et ce garçon est devenu fou, lui aussi... Voilà...

Ainsi, l'infortunée Mme de Beauval s'accrochait avec désespoir à toutes les hypothèses qui pouvaient, avec la plus légère vraisemblance, rejeter dans le domaine du fantastique les événements qui se déroulaient. Mais Denise, avec la même cruauté qu'elle avait mise à écarter l'explication d'un rêve, dissipa celle d'une folie subite et collective.

— Je ne suis pas folle du tout, affirma-t-elle, et Marc est le garçon le plus sensé que je connaisse. Seulement, nous nous aimons...

Elle fournit cette explication avec un petit ton léger et, en somme, satisfait, qui ramena brutalement Mme de Beauval à la réalité !

— Vous vous aimez !.. Vous vous aimez !.. Malheureuse enfant !.. Et c'est à moi que tu viens dire cela ?... A moi qui t'ai élevée qui te connais bien mieux que tu ne te connais... Vous vous aimez ! Mais, qu'en sais-tu ?

— Oh ! je le sais... Voilà tout...

Ici, Denise hésita un peu, comme surprise elle-même de l'audace inouïe dont elle faisait preuve. Mais elle pensa à Marc, à leur jeune amour qu'il

fallait protéger, faire triompher, et elle ajouta :

— Mais nos sentiments ne sont plus à discuter. C'est de notre mariage qu'il faut parler...

Ce mot de « mariage », par l'indignation qu'il déclencha en elle, ramena Mme de Beauval au point culminant de sa colère.

— Mariage !... Votre mariage !... Ma fille mariée à ce garçon ! Va-t-en... Monte dans ta chambre. Le père de Marc vendait des vaches Tu entends ? Des vaches ! Et toi... Ah ! Va-t-en.. va-t-en vite.. J'étouffe !... Je...

Denise s'éclipsa.

En ouvrant la porte, elle se heurta à Rose, qui venait à peine de quitter de l'œil le trou de la serrure et qui prit un air faussement dégagé.

— Ça vous intéresse ? dit Denise. Mais ne vous gênez pas... Entrez donc, vous entendrez mieux...

— Mais Mademoiselle, je...

Sans en écouter davantage, Denise s'enfuit en courant dans sa chambre. Là, loin de tous les regards, et sa porte bien close, elle s'abandonna et redevint ce qu'elle était : une jeune fille aimante, presque effrayée d'aimer, et tremblant devant les obstacles qu'elle voyait se dresser entre elle et son amour. Le courage factice qu'elle avait puisé dans cet amour s'effondra d'un seul coup, et elle pleura.

Comme l'assurance dont elle venait de faire preuve devant sa mère était loin d'elle ! Comme cette froideur proche de l'insolence était peu dans son caractère !

Elle se laissa tomber sur son lit et pleura, petite fille que personne ne pouvait consoler. Marc avait demandé sa main, et avait été chassé... Sa mère ne voulait à aucun prix de ce mariage. Son père était bien trop épris du calme pour prendre son parti. Elle se trouvait seule, sans personne, pour la dé-

fendre, seule devant une mère autoritaire, qu'elle aimait, certes, mais dont elle connaissait bien la violence et l'acharnement à faire plier toutes les volontés. Jamais encore elle ne s'était révoltée contre cette autorité : par indifférence. Et il avait fallu tout le trouble où l'avait jetée son amour, pour lui donner le courage de braver avec ce calme le regard étincelant de sa mère...

Cependant, la colère de Mme de Beauval suivait son cours.

Les éclats en eurent vite franchi les limites du petit salon, et ne tardèrent pas à envahir le château tout entier. La rumeur en parvint jusqu'au cabinet de M. de Beauval, situé dans la tour la plus reculée, et dans laquelle cet homme paisible s'enfermait pour étudier la préhistoire. Par l'étroite lucarne qui déversait un jour avare dans la petite pièce, il entendit les claquements de porte, les exclamations, qui accompagnaient toujours les redoutables colères de sa femme.

Le comte de Beauval, héritier des Beauval qui, au XI^e siècle, prirent part avec Robert Guiscard à la fondation du royaume de Naples, fit un rapide examen de conscience pour voir s'il risquait d'être l'objet du ressentiment de sa femme. Il ne se trouva que des fautes vénielles, incapables de déchaîner la fureur violente dont la brise lui apportait les échos. Rassuré en partie, il prit la décision d'attendre, pour intervenir, d'être officiellement mis au courant de ce qui se passait.

Cela ne tarda guère.

Le fragile escalier de bois qui menait à son refuge gémit soudain sous le pas intrépide et décidé de la comtesse de Beauval. Elle ne montait que rarement dans le réduit qui servait de refuge à son mari, et seulement dans les grandes circonstances.

Aussi le pauvre homme se sentit moins rassuré en entendant arriver la bourrasque.

La porte s'ouvrit brusquement, et il vit avec effroi le visage de sa femme ravagé par une colère sans exemple. Mais ce qui l'effraya le plus, ce fut le calme avec lequel elle l'interpella tout d'abord.

— Vous travaillez, mon ami ? demanda-t-elle.

— Hé ! Vous voyez, chère amie... Je...

— J'espère que vos recherches sur l'époque antédiluvienne seront bientôt couronnées de succès... J'espère que les mœurs des mammouths n'auront bientôt plus de secret pour vous...

L'indifférence profonde, voisine du mépris, que Mme de Beauval avait toujours témoignée à l'endroit des travaux auxquels se livrait son époux, empêchait celui-ci de prendre ce soudain intérêt pour autre chose que la manifestation d'une ironie pleine de perfidie.

— Oh ! dit-il, je cherche, je...

— Vous cherchez ? dit la comtesse en lui jetant un regard foudroyant. Vous cherchez ? Et, pendant ce temps, on séduit le cœur de votre fille, et l'on cherche à faire entrer le déshonneur dans cette maison...

— Chère amie !

— Vous cherchez des dents de mammouths, et pendant ce temps, un vacher prétend à la main de Denise... Et Denise, votre fille, se dit éprise de ce vacher... Mais qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Ainsi pris à partie, et violemment surpris d'autre part par la nouvelle qui lui était ainsi brutalement annoncée, M. de Beauval jeta autour de lui un regard éperdu. Il semblait prendre à témoin ses silex, ses coquillages pétrifiés et ses empreintes de ptérodactyles de la menace qui pesait soudainement sur sa tranquillité.

— Un vacher ! répéta-t-il, scandalisé. Le dés-honneur ?

Son esprit devait faire un bond de plusieurs milliers d'années pour le ramener au sentiment du réel.

— Que dites-vous là, ma chère amie ?

— Ecoutez-moi... Je me contiens pour ne pas donner libre cours à ma colère... Connaissez-vous Marc Labrousse ?

— Naturellement...

— Eh bien ! Marc Labrousse vient de me demander la main de Denise, votre fille...

Une expression de soulagement se peignit sur le visage de M. de Beauval.

— Ah ! dit-il. Vous m'aviez fait peur... Que me parliez-vous d'un vacher ?

— C'est tout l'effet que ça vous fait ? Ecoutez, je me contiens encore... Revenez à vous... Ce Labrousse, que nous avons eu le tort de recevoir chez nous, — mais il faut bien vivre avec son temps ! — veut épouser votre fille.. Vous entendez ?... Il veut qu'elle s'appelle Madame Labrousse... Notre fille veut s'appeler madame Labrousse.

— Oui, oui, je vous entends... Et alors ?

— Et alors ?... Ah ! je ne me contiens plus !... Et alors ? Et alors, moi, je ne le veux pas. Si vous êtes à ce point indifférent au nom que vous portez, moi, je me souviens que je suis une Tuteville, et qu'en prenant votre nom, je me suis juré de le conserver aussi pur que j'avais conservé le mien... Mais je vois que je vous parle un langage que vous n'entendez plus... Fort bien...

— Mais, mon amie, dit M. de Beauval, il ne faut rien dramatiser. Ce garçon veut épouser Denise, vous ne le voulez pas, eh bien ! il ne l'épousera pas, voilà tout.

— Vous croyez cela ? J'ai vu Denise, tout à l'heure. Je ne l'ai pas reconnue. Elle est d'accord avec ce garçon, contre ses parents... contre nous. Elle m'a déclaré la guerre, entendez-vous ?... ma propre fille... celle qui jusqu'à présent était ma consolation dans les épreuves que vous et Jean vous plaisez à m'infliger. Oh ! c'est trop... Vous prenez son parti ? Je suis seule ? Soit... Nous verrons bien qui cédera.

— Mais, chère amie, je n'ai pas dit...

— Non, vous ne dites jamais rien, naturellement. Ah ! En voilà assez ! Je vous quitte... Vous êtes maintenant au courant de ce qui se trame chez vous, à votre foyer, c'est à moi d'agir maintenant...

Et, sur cette forte parole, Mme de Beauval s'en fut, et redescendit l'escalier gémissant, du même pas ferme qu'elle l'avait gravi.

Demeuré seul, M. de Beauval jeta un regard consterné aux collections qui l'entouraient, à la page commencée du manuscrit dans lequel il comptait déverser tout ce que ses patientes recherches lui avaient appris.

Cette paix qu'il pensait avoir définitivement acquise au prix du sacrifice de sa volonté maritale et paternelle était de nouveau compromise, et par la faute de Denise, qui ne lui avait encore occasionné aucun ennui...

Le premier mouvement d'égoïsme — un égoïsme de savant — fut vite étouffé par la conscience soudaine que c'était en somme le bonheur de sa fille qui était en jeu.

Sous les phrases heurtées que lui avait dites sa femme, il entrevit la vérité : les deux jeunes gens s'aimaient — et la seule idée d'une telle union suscitait la fureur de Mme de Beauval. Il savait par expérience quelle énergie il lui avait fallu pour ré-

sister à ces fureurs, et la pensée ne lui vint même pas que Denise pu refuser longtemps de céder à la volonté de sa mère.

« Mais si elle cède, sera-ce pour son bien ? Est-ce que je ne devrais pas étudier cette affaire, et me mettre, s'il le fallait, aux côtés de Denise contre sa mère ? »

La perspective d'une si grave détermination à prendre fit passer un frisson dans le dos du comte de Beauval.

« Bah ! songea-t-il, repris par son égoïsme, je serais d'un bien faible secours à cette enfant... Et puis Françoise (c'était sa femme), est emportée, mais bonne au fond. Si elle juge ce mariage ridicule, c'est qu'il doit l'être... »

Il poussa un grand soupir.

« Le mieux c'est d'attendre... Peut-être que tout finira par s'arranger !... »

Et, de sa belle écriture régulière, il acheva tranquillement la phrase que l'arrivée de sa femme avait interrompue.

« ... ce qui nous permet d'affirmer que l'envergure de certains ptérodactyles... »

CHAPITRE II

UNE DOUBLE ARRIVÉE

Mme de Beauval, comme elle faisait chaque fois que son tempérament violent l'entraînait à quelque colère excessive, s'était retirée dans sa chambre, en interdisant qu'on la dérangeât sous quelque prétexte que ce fût.

De là l'embarras violent où se trouva Rose, lors-

que une heure environ après les événements qui venaient de se dérouler, elle reçut des mains du facteur un télégramme adressé à Mme de Beauval.

Le porter à sa destinataire, c'était s'exposer à l'une de ces algarades qui faisaient frémir ses gens ; ne pas le porter, c'était risquer une histoire beaucoup plus grave encore... Avec les télégrammes, on ne sait jamais...

Enfin, prenant son courage à deux mains, la pauvre Rose se dirigea vers la « chambre de Madame ». Elle heurta doucement à l'huis, ne reçut pas de réponse, et heurta plus fort.

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria une voix furieuse.

— Je demande bien pardon à Madame, c'est..

La porte s'ouvrit brutalement, et Mme de Beauval apparut., décoiffée, les yeux brillants de larmes de rage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle encore. Ne vous avais-je pas dit...

Elle se tut, à la vue du télégramme que la pauvre Rose brandissait comme une arme défensive, le prit et referma la porte au nez de la femme de chambre. Elle l'ouvrit précipitamment et lut :

« Permission avancée. Arriverai ce soir avec un camarade. Baisers. — JEAN ».

Mme de Beauval sonna violemment Rose, qui accourut, partagée entre la crainte des éclats de fureur de sa maîtresse, et le désir de savoir ce que contenait le télégramme.

— Madame m'a appelée ?

— Vous préparerez la chambre de Monsieur Jean. Il arrive ce soir. Et vous préparerez aussi la chambre bleue. Il arrive avec un ami... Allez, ma fille, allez...

La nouvelle de l'arrivée de son fils, qu'elle n'attendait que la semaine suivante, provoqua une puissante diversion à l'humeur sombre de Mme de Beauval. Elle eut l'impression de l'arrivée inattendue d'un renfort. Jean, depuis que sa mère avait dompté chez lui la velléité, exprimée aux environs de sa dix-huitième année, de « faire du théâtre », avait été un fils parfaitement soumis. Et elle ne doutait pas que, dans le grave conflit qui venait de surgir entre elle et Denise, Jean n'embrassât sans hésiter son parti.

Par contre, l'idée de le voir amener un ami à Beauval ne lui souriait guère. Les amis de son fils avaient toujours été pour Mme de Beauval un sujet d'étonnement assez voisin du scandale. Il se liait toujours avec des gens qu'elle trouvait « étranges » c'est-à-dire qui n'étaient pas « de son monde », et dont la présence à Beauval la choquaient un peu : c'est ainsi qu'il y avait amené successivement un champion de tennis, un jeune musicien plein de talent, mais qui jetait des bouts de cigarettes partout, un peintre, qu'elle avait bien voulu croire génial, mais qui avait la mauvaise habitude de dessiner sur la nappe la caricature des gens qui l'entouraient.

Elle était cependant toute disposée à passer sur ces « excentricités », en faveur de la parfaite soumission à ses volontés que Jean manifestait en toute occasion.

Un peu rassérénée par la perspective d'avoir son fils près d'elle pendant une quinzaine de jours, elle mit un peu de poudre, effaça sur son visage les marques de la grande colère qu'elle venait d'éprouver, et alla surveiller elle-même la façon dont s'y prenait Rose pour préparer les chambres de Jean et de son ami.

Denise, cependant, avait également quitté sa chambre, après avoir essuyé ses larmes. Par des voies détournées, et en prenant grand soin de ne pas rencontrer sa mère, elle gagna le fond du parc. Il y avait là un vieux chêne, foudroyé par l'orage depuis bien longtemps, et dont le tronc plein de crevasses profondes lui servait de « boîte aux lettres », lorsqu'elle était petite fille. C'était dans ces cachettes que son frère, ses cousins, ses amis disposaient autrefois les papiers mystérieux qui ne devaient pas tomber sous les yeux des « grandes personnes » : plans du château, avec, marqué d'une croix, l'emplacement probable du trésor ; papiers secrets concernant les expéditions et explorations projetées, etc...

Et c'était là qu'il avait été convenu entre Marc et elle qu'au sortir de sa visite à Mme de Beauval, le jeune homme déposerait le récit fidèle de son entrevue.

Denise, en approchant du chêne, sentait battre son cœur. Sans doute, elle était déjà au courant de l'issue désastreuse qu'avait eue la démarche de Marc. Mais elle craignait que celui-ci, étant donnée la hâte avec laquelle il avait quitté le château, n'eût pas pris le temps de rédiger la lettre espérée ; et l'idée de passer toute cette soirée, et, sans doute, toute la journée du lendemain sans un mot de lui, lui paraissait bien pénible...

Mais Marc était homme de parole : et Denise tressaillit de joie, lorsqu'elle aperçut, brillante dans l'écorce grise et rugueuse, la lettre de Marc.

Elle s'en empara promptement, et, la tenant pliée dans sa main, gagna en courant l'une des retraites les plus sûres qu'elle connût, dans le petit bois qui faisait suite au parc. Ce fut là, bien à

l'abri de tous regards indiscrets, qu'elle prit connaissance de ce que lui disait Marc.

« *Ma chère Denise,*

« *Les bruits divers qui ont suivi de si près mon arrivée chez vous ont déjà dû vous mettre au courant des résultats de la démarche à laquelle vous m'aviez engagé : porte claquée, carreaux brisés, démarrage foudroyant, ont, je pense, été assez éloquents pour vous résumer la situation. Elle est grave, mais nullement désespérée. Je crois que ce n'est pas manquer au respect que je dois à ma future belle-mère, que dire qu'elle est extrêmement vive, et pleine de spontanéité.*

« *Bien entendu, ma chère Denise, je me refuse absolument à considérer comme définitives les réponses que j'ai reçues ; j'estime que j'ai seulement effleuré le sujet avec votre mère, et je compte l'aborder plus sérieusement un jour très prochain. Vous savez qu'entre nous, mon amie, les longues et poétiques déclarations sont inutiles. Je vous aime, Denise, comme je vous aimais déjà lorsque, toute petite fille et petit garçon, nous jouions ensemble dans le petit salon d'où je viens d'être si brillamment éliminé. Soyez sûre de moi comme je suis sûr de vous, et sachons attendre. Je vous aime.*

« *MARC.* »

Il y avait un post-scriptum :

« *Excusez mon affreuse écriture : je vous écris ce mot dans ma voiture, dont je n'ai pas arrêté le moteur, afin d'être prêt à bondir au cas d'une poursuite menaçante. D'autre part, et seulement pour rétablir la vérité historique, affirmez à votre mère*

que mon père n'était ni bouvier ni tombeur de bœufs, comme elle me l'a soutenu : ce sont des métiers honorables, mais ce n'étaient pas les siens. Il avait des troupeaux et en vendait les produits ; bien des rois de l'ancienne Grèce ne procédèrent pas autrement. (Cf. Odyssée, passim). »

Malgré le chagrin où l'attitude de sa mère l'avait plongée, Denise ne put se retenir plusieurs fois de rire à la lecture de ce billet confiant et plein d'humour.

Elle le relut plusieurs fois : elle y trouvait Marc tout entier : ce mélange de tendresse et d'ironie, de gaieté et de confiance, qui l'avait toujours charmée. Elle savait bien qu'il devait avoir autant de peine qu'elle, et qu'il devait être aussi inquiet qu'elle sur ce que l'avenir leur réservait. Mais elle lui savait gré de l'optimisme qu'il exprimait.

Elle demeura longtemps étendue sur la mousse, assaillie par les souvenirs des anciennes vacances, auxquels Marc était toujours intimement mêlé. Ni l'un ni l'autre n'aurait pu dire à quel moment l'amour était entré dans leur cœur. Il leur semblait qu'il avait toujours existé, et si c'était cette année seulement qu'ils lui avaient donné son vrai nom, le sentiment qui les poussait l'un vers l'autre était le même qui, jadis, les réunissait toujours dans le même camp, qui incitait Marc à ne pas taquiner Denise, alors qu'il aimait tant « faire rager » les filles, et qui poussait Denise à demander à Marc sa protection contre les tracasseries des autres garçons.

Denise revint à pas lents vers le château. Elle se sentait plus forte, moins triste. C'était la première lettre d'amour qu'elle eût reçue de Marc, et elle aimait qu'elle fût si peu différente, par le ton, des lettres amicales qu'ils échangeaient autrefois, au

cours des interminables « années scolaires ». Le précieux papier, dès qu'elle fut dans sa chambre, fut rangé avec amour dans une boîte parfumée de verveine qui avait contenu ses mouchoirs. Denise commençait à faire connaissance avec les émouvants enfantillages de l'amour...

La cloche du dîner la surprit au milieu de sa tendre rêverie, et la ramena brutalement au sentiment du réel. Elle tressaillit ; elle allait se retrouver en face de sa mère, pour la première fois depuis la scène qui les avait opposées l'une à l'autre. Elle allait voir le visage ennuyé de son père, qui, certainement mis au courant de ce qui se passait, devait être terrifié à l'idée de voir sa paix compromise...

« Et ce serait si facile d'être heureux ! » songeait-elle tristement en descendant vers la salle à manger.

Sa mère entra par une autre porte, en même temps qu'elle. M. de Beauval était déjà là, arpentant la salle, le front soucieux. Le repas commença dans un profond silence.

— J'ai reçu un télégramme de Jean, dit soudain Mme de Beauval.

Denise et son père levèrent la tête.

— Il arrive ce soir, avec un ami... Sans doute par le train de dix heures. Ils seront donc là à dix heures et demie...

— Je croyais qu'il n'arrivait que la semaine prochaine, observa M. de Beauval, pour dire quelque chose.

— Sa permission a été avancée...

Le silence retomba, pesant.

La présence de Rose, qui servait, rendait impossible toute allusion aux événements du jour. Et puis, Mme de Beauval, comme après chacune de

ses grandes colères, traversait une phase d'abattement. Enfin, personne ne se souciait guère de rouvrir tout de suite un débat qui s'annonçait comme long et plein de péripéties.

Les trois convives n'échangèrent plus que quelques banalités sur la journée, qui avait été belle, la mère Lachaise, qui était bien bas, et les bataillons, dont la date approchait.

Ce fut avec soulagement que M. de Beauval vit enfin sa femme se lever, et gagner, de son pas décidé, le petit salon où elle passait ses soirées.

Il se leva à son tour et se préparait à gagner son cabinet, lorsqu'il s'entendit appeler par Denise.

— Papa !

Il se retourna. Denise était debout, très pâle, et levait vers lui un visage si désolé, que le pauvre homme en eut le cœur serré.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? demanda-t-il.

— Papa... Maman vous a dit.. n'est-ce pas ?

— Oui, ta mère m'a parlé... de quelque chose...

Puis, il eut une inspiration, qu'il crut très capable de le sauver d'une situation qu'il jugeait assez pénible.

— J'ai été très surpris que Marc se soit adressé à ta mère, dit-il. C'était moi qu'il devait venir trouver... C'est un procédé qui prouve peu en faveur de son éducation...

Alors Denise détourna son regard de son père, le laissa libre et sortit lentement de la salle à manger. Elle venait de céder à un mouvement d'espoir, en s'adressant à son père. Elle avait cru, un instant, qu'il viendrait à son secours. Mais la réponse qu'il venait de lui faire acheva de lui ôter toutes ses illusions...

Pouvait-elle dire à son père que c'était elle-même qui avait conseillé à Marc de s'assurer d'abord

des intentions de sa mère ? Ce serait témoigner à cet homme qu'elle voulait respecter, jusqu'à quel point il avait abdiqué toutes les prérogatives de l'autorité paternelle...

La nuit était presque complète. Vers l'ouest, quelques bandes de nuages roses marquaient l'endroit où le soleil venait de disparaître. Les premières étoiles apparaissaient, et cette première heure de la nuit avait son charme de chaque soir. Mais, comme tout cela était devenu indifférent au cœur de Denise ! Que lui faisaient les douceurs de ce soir d'été, puisqu'elle les goûtait seule ? Que lui importaient les promesses de tant de jours d'été somptueux, puisque, pour elle, l'avenir n'aurait de soleil qu'autant qu'elle le serait près de Marc ?

Elle marchait sur la route poussiéreuse qui longeait le parc. Elle ne songeait guère à son frère, qui allait arriver, et pour qui elle avait beaucoup d'affection. Mais, avec l'égoïsme de son amour tout neuf, elle ne pouvait plus juger les choses et les gens qu'en rapport avec les événements qui l'occupaient tout entière, et elle ne voyait pas en son frère l'allié qu'elle aurait voulu trouver.

Seule, toute seule, avec son amour obstiné, contre ces grandes personnes toujours pleines de bonnes raisons, d'arguments irréfutables, de décisives explications. Seule, avec une pauvre petite phrase à leur opposer : « J'aime Marc, et Marc m'aime... »

Elle en était là de ces pessimistes réflexions, et bien près de s'abandonner de nouveau aux larmes auxquelles elle avait donné libre cours dans sa chambre quelques heures plus tôt, lorsque le bruit d'une voiture qui s'approchait la fit se jeter sur le bas côté de la route. Elle eût reconnu entre mille le ronflement caractéristique de la petite Bugatti de Marc, et sut tout de suite que ce n'était

pas lui qui arrivait. Debout dans le fossé, laissant toute la largeur de la petite route à la voiture qui arrivait, elle vit une longue et élégante automobile bleue, qu'elle ne connaissait pas. L'auto marchait fort vite, mais elle eut le temps, en un éclair, de reconnaître son frère, assis à côté d'un garçon inconnu qui conduisait.

La voiture passa tout près d'elle sans que son frère la vît, puis ralentit et tourna dans l'allée qui conduisait à Beauval. Elle revint alors à pas lents vers le château, un peu irritée par l'idée de l'arrivée prématurée de son frère et de cet inconnu qui venait interrompre une rêverie aux charmes mélancoliques de laquelle elle se laisserait aller.

Lorsqu'elle parvint au château, les deux arrivants avaient déjà sonné l'alerte. Mme de Beauval était sortie de son petit salon, et son mari avait été arraché aux douceurs de son cabinet. Jean avait présenté son ami à ses parents, et c'étaient les propos ordinaires :

- Mais je ne vous attendais pas si tôt !..
- Nous sommes venus par la route...
- Vous avez fait bon voyage ?
- Pas une anicroche, etc., etc.

Denise arriva sur ces entrefaites, et Jean, qui, naturellement, ignorait tout de la situation, l'embrassa et la salua avec son enjouement habituel. Puis il lui présenta à son tour son camarade.

— Pierre Lantiac... Ma sœur Denise...

Pierre Lantiac s'inclina devant Denise.

— Ce n'est pas tout ça, dit Jean, mais nous mourons de faim... Nous espérons bien vous surprendre à table. Mais j'espère qu'il y a quelque chose à manger. Hein, Pierre ? Tu meurs de faim ?

Pierre Lantiac protesta poliment, dit qu'il était confus d'occasionner un tel dérangement... mais

fit le plus grand honneur au rôti froid et à la salade que Rose, sur l'ordre de Mme de Beauval, servit à la salle à manger.

Pendant que les deux jeunes gens se restauraient ainsi, tout en répondant aux multiples questions de Mme de Beauval, Denise observait l'ami de son frère. Elle l'avait d'abord trouvé fort laid, mais, peu à peu, revisait ce jugement précipité.

Pierre avait une figure « taillée à coups de couteau ». Des traits rudes, irréguliers, mais qu'éclairaient des yeux sombres, rayonnants d'intelligence et de franchise. Grand, d'allure sportive, il avait une parfaite aisance de mouvements, une grande simplicité d'allure, comme les gens habitués à regarder les choses et les hommes en face, et à les apprécier à leur juste valeur. Il parlait peu, mais d'une voix très agréable. Denise, en somme, le trouva très sympathique.

Mme de Beauval, de son côté, ne manquait pas de se livrer à toutes sortes de suppositions sur le jeune homme. Elle brûlait d'être seule avec son fils pour l'interroger sur son ami. Pierre Lantiac, en arrivant, s'était excusé avec beaucoup de politesse d'arriver ainsi sans avoir reçu d'invitation de Mme de Beauval, et la politesse de ses manières avait fait supposer à la bonne dame qu'il n'était ni peintre, ni musicien. Ce devait être un champion de quelque chose... Peut-être un officier camarade de Jean. Mais jamais celui-ci n'avait parlé d'un Pierre Lantiac parmi ses camarades de carrière.

— Et ici, tu sais, dit Jean à son ami, en se levant de table, on a le droit de fumer sa pipe... Mon père te donnera l'exemple, j'en suis certain...

— Je vais aller jusqu'à la voiture, dit Pierre. Tu seras gentil de me dire où je pourrai la garer.

— Mais il y a largement la place dans le garage. Viens donc...

Les deux jeunes gens sortirent.

— Ce garçon me semble très sympathique, dit M. de Beauval.

— Comment pouvez-vous le savoir, mon ami ? Nous ignorons encore qui il est... Ne nous hâtons pas de juger...

Et le silence retomba.

Denise et sa mère évitaient de se regarder. Il régnait entre elles une sorte de trêve tacitement conclue, qu'il importait de prolonger le plus longtemps possible.

On entendit ronfler le moteur de la voiture de Pierre Lantiac. Elle manœuvra un moment dans le garage. Une portière claqua, et les deux jeunes gens reparurent presque aussitôt.

— On va faire un tour dehors ? proposa Jean.

— Mais ton ami est peut-être fatigué, dit Mme de Beauval. Peut-être préfère-t-il aller dans sa chambre.

— Ma foi, madame, dit Pierre avec gaieté, j'avoue que je me reposerais avec plaisir. J'ai conduit pendant près de cinq cents kilomètres, et je n'ai pas l'habitude de ces exploits sportifs...

— Eh bien ! Jean va vous conduire dans votre chambre... C'est la chambre bleue, à côté de la tienne.

On se souhaita le bonsoir, et Jean accompagna son ami. Il revint très vite.

— Qui est ce garçon ? demanda tout de suite sa mère.

— Eh bien ! mais c'est Pierre Lantiac... le romancier...

— Un romancier ! s'exclama Mme de Beauval. Mais où as-tu pu connaître un romancier ? Mon

pauvre ami, tu découvres toujours des gens extraordinaires...

Jean ne put s'empêcher de rire devant la surprise indignée de sa mère.

— Mais ce n'est pas du tout quelqu'un d'extraordinaire, dit-il, au moins au sens où vous l'entendez... Je l'ai connu pendant qu'il faisait une période d'officier de réserve, nous avons sympathisé, et je lui ai dit de venir passer quelques jours ici, voilà tout...

Mme de Beauval demanda encore bon nombre de renseignements sur « ce garçon ». Elle apprit ainsi qu'il avait trente ans, une belle fortune personnelle, et qu'il avait écrit trois ou quatre romans auxquels la critique avait fait un excellent accueil.

— Tout de même, dit-elle en matière de conclusion, un romancier, c'est désagréable à recevoir. Ils ne savent jamais quoi mettre dans leurs livres, et ils y racontent tout ce qu'ils voient chez les autres...

— Rassurez-vous, maman, dit Jean. Pierre est la discrétion même... Et puis, nous n'avons rien à cacher, je pense ?

Il ne comprit pas sur le moment le sens du profond soupir qui échappa à sa mère, ni du sombre regard qu'elle porta sur Denise : plus tard seulement, il devina quelle allusion ce soupir et ce regard contenaient à ce que la bonne dame considérait comme l'affreux scandale du moment...

La veillée ne se prolongea pas tard, et fut marquée d'un seul incident.

Jean entra dans le petit salon pour y prendre quelque chose, et remarqua les vitres brisées de la porte-fenêtre.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda-t-il en revenant. Il y a eu une bourrasque ?

— Non, dit sèchement Mme de Beauval. J'ai eu un mouvement d'impatience, voilà tout.

Jean n'insista pas. Il commença seulement à percevoir que l'atmosphère était assez chargée d'électricité. Il remarqua le visage troublé de sa sœur, l'air spécialement absent de son père. Il se hâta de souhaiter le bonsoir à sa famille, et regagna sa chambre.

« Bigre ! pensa-t-il en montant l'escalier. Est-ce que je n'aurais pas mieux fait de venir un peu plus tard ? Qu'est-ce qui a pu se passer ?... Cette pauvre maman est charmante quand elle veut, mais il faut avouer qu'elle est un peu vive... »

Et Denise, dans sa chambre, s'adonnait au même moment à peu près aux mêmes réflexions.

CHAPITRE III

LA BOÎTE AUX LETTRES

Marc Labrousse, lorsqu'il avait quitté si précipitamment le château de Beauval, était loin de ressentir l'optimisme et la confiance dans l'avenir qu'il avait cru devoir exprimer dans le bref billet écrit à l'intention de Denise.

Bien que connaissant depuis longtemps les principes d'un autre âge, qui régissaient la conduite de la comtesse de Beauval, et l'humeur dominatrice qui était la sienne, il n'avait pas prévu une réaction si violente à sa demande de la main de Denise.

Lorsqu'il eut déposé son billet au creux de l'arbre, il remit sa voiture en marche, et rentra chez

lui à une allure mélancolique : signe certain des sombres pensées qui l'agitaient.

Il habitait, à quelques kilomètres de Beauval, sur la route de Laigle, une grande maison sans prétentions, mais confortable, et telle que les riches éleveurs normands aiment à s'en faire construire. Il y vivait à peu près toute l'année, entre sa mère et sa sœur. Son père, mort quelques années auparavant, lui avait laissé une affaire d'élevage en plein rapport, et Marc, qui se méfiait à juste titre de ses capacités commerciales, avait eu le bon sens d'en confier la direction à un homme intelligent et honnête, qui, le déchargeant de tous les soucis matériels de cette exploitation, lui en faisait tirer chaque année un revenu considérable.

Assurément, sa fortune ne pouvait être comparée à celle des Beauval. Mais il connaissait assez bien les sentiments de Mme de Beauval pour savoir que cette différence de fortune ne constituait pas du tout à ses yeux un obstacle. Ce qu'elle ne pouvait supporter, c'était l'idée de voir sa fille s'appeler Madame Labrousse... Marc eut assurément préféré que ce fût seulement une question d'argent qui le séparât de Denise : De l'argent, pensait-il, on peut en gagner. Mais un nom... Rien ne pourrait faire qu'il ne s'appelât toute sa vie Marc Labrousse. Il trouvait du reste ce nom extrêmement honorable, mais il se rendait parfaitement compte que de là venait toute l'opposition de celle qu'avec un feint optimisme il appelait « sa future belle-mère ».

« Ah ! pensait-il en rageant, si je m'appelais des Handriettes, ou Vieuxcréneau de Vieuxdonjon de Pont-Levis, c'est à bras ouverts qu'elle m'aurait reçu, au lieu de me poursuivre de cet odieux bruit de carreaux cassés... En 1939 l... C'est effrayant ! Où allons-nous ?... »

Et, tenu à moins de respect que Denise envers le comte et la comtesse de Beauval, il les traitait intérieurement de vieille baderne et de triste abruti : il serait beau temps, lorsqu'il serait marié, de reprendre à leur égard des sentiments plus convenables pour un gendre respectueux.

Personne, chez lui, ne soupçonnait la démarche qu'il venait de faire : cela lui évita les apitoiements et les consolations qui l'eussent plus que tout irrité.

Mme de Beauval avait jadis cru faire de grandes concessions à « l'esprit du temps » en supportant que ses enfants reçoivent les Labrousse, et aillent chez eux. Elle faisait chaque année une visite à Madame Labrousse, l'invitant une fois à prendre le thé, et pensait, en agissant ainsi, faire preuve d'un libéralisme et d'une simplicité tout à fait remarquables. Mais l'idée que ces relations puissent donner à Marc l'audace de demander Denise en mariage ne lui était certainement jamais venue.

C'était de cela que Marc se rendait compte, et c'était aussi ce qui le plongeait dans une humeur sombre qui n'échappa pas aux regards observateurs de sa mère et de sa sœur.

Mais il répondit à leurs questions de façon si évasive qu'elles n'insistèrent pas. Michèle Labrousse, qu'un sort malin vouait toujours aux gaffes les plus imprévisibles, déclara :

— Qu'est-ce que tu dirais d'un tour à Beauval ? Il y a longtemps que je n'ai pas vu Denise...

Marc ne put retenir une grimace :

— Il n'y a personne aujourd'hui, dit-il. Je suis passé devant le château.

— Mais comment peux-tu savoir qu'il n'y avait personne ?

— Ah ! Tu m'ennuies... Je te dis qu'il n'y a personne, et voilà tout...

Michèle comprit vaguement qu'une fois encore elle venait de dire une chose que, pour des raisons mystérieuses, elle eut mieux fait de ne pas dire. Elle soupira et s'en fut. Marc gagna sa chambre, y tourna comme un ours en cage, puis, reprenant sa Bugatti, se lança à travers le pays en une de ces randonnées à allure de bolide qui lui calmaient les nerfs. Il dina dans une auberge de campagne, s'y attarda. Il fumait sa pipe, paisiblement, sous la treille de l'auberge, au bord de la route, lorsqu'il vit une élégante voiture bleue s'avancer, ralentir, et freiner à quelque distance de lui, devant un poste d'essence.

« Tiens, une Cord... Belle voiture...

Il l'observait en connaisseur, lorsqu'il eut la surprise d'en voir descendre son ami Jean de Beauval, en compagnie d'un grand diable qu'il ne connaissait pas. Il saisit un journal, et se dissimula derrière, peu soucieux d'être reconnu, en ce moment, par le frère de Denise.

Tandis qu'on faisait le plein du réservoir de la Cord, Jean et son camarade entrèrent dans l'auberge, passèrent devant lui sans le voir, et commandèrent un apéritif, qu'ils burent debout rapidement.

Marc tendit l'oreille, essayant d'entendre leurs propos, sans y parvenir. Il aurait voulu savoir qui était l'inconnu qui accompagnait Jean. Rien n'est inquiet comme un amoureux, surtout lorsque son amour est contrarié par des obstacles de la nature de ceux qui s'opposaient au bonheur de Marc : certes, il était sûr de l'amour que lui portait Denise, mais les événements le poussaient au pessimisme le plus noir, et il voulut tout de suite voir dans le

camarade de Jean un rival possible, quelqu'un que Mme de Beauval risquait de lui opposer dans l'esprit de Denise... un quelconque marquis de Carabas... Et il frémissait en songeant à l'acharnement avec lequel Mme de Beauval s'obstinait à vouloir voir triompher ses projets.

Les deux jeunes gens sortirent très vite et regagnèrent la voiture, qui disparut bientôt.

Et Marc, plein de nouveaux sujets d'anxiété, reprit tristement le chemin de sa maison.



Le lendemain de ce jour si chargé d'événements de tout ordre, Pierre Lantiac s'éveilla de bonne heure. Il s'était endormi très tôt, se sentait fort reposé, et se leva sans plus attendre.

Sa chambre, qu'il avait peu examinée la veille, lui plut. Il ouvrit ses volets, et découvrit la verte campagne normande illuminée des premiers rayons du soleil levant : il était à peine six heures.

Il procéda à sa toilette, s'habilla, puis se demanda ce qu'il allait faire. L'idée de rester enfermé dans sa chambre, alors qu'au dehors l'air était si frais et si pur lui parut insupportable. Il pensa à frapper à la cloison, se souvenant que Mme de Beauval avait dit que sa chambre était à côté de celle de Jean. Mais il renonça à ce projet, ne sachant pas de quel côté était la chambre de son camarade, et ne voulant pas s'exposer à quelque bévue qui eût pu le faire juger sévèrement.

D'autre part, il ne connaissait pas assez le château pour être sûr de pouvoir descendre et sortir sans se tromper. Une issue lui restait, la fenêtre... Pierre avait coutume d'hésiter assez peu lorsqu'une

solution un peu originale se présentait à son esprit. Aussi s'approcha-t-il aussitôt de la fenêtre. Il était au premier étage. Trois mètres à peine le séparaient du sol.

— J'ai déjà un mètre quatre-vingts, calcula-t-il. Je n'aurai à me laisser tomber que d'un mètre vingt. Bagatelle !

Il enjamba le rebord de la fenêtre, s'accrocha par les mains et se laissa tomber sans encombre. Puis, à grands pas, il s'éloigna du château et gagna la campagne.

Il respirait avec délices l'air frais du matin. Il lui semblait que, déjà, son sang circulait plus vite, que ses poumons s'enrichissaient à chaque instant d'un air tout neuf. Il fit une promenade, au hasard, d'une heure environ, puis jugea que le moment était venu de regagner Beauval.

Comme il approchait du parc, il eut la surprise de voir un homme se glisser le long du petit mur, avec d'infinies précautions, puis enjamber le mur et disparaître dans le parc. Son allure parut éminemment louche à Pierre.

— Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? se demanda-t-il.

Il approcha et vit, rangée sur le bord de la route, une petite Bugatti bleue.

« Si c'est un malfaiteur, songea-t-il, il appartient au genre gangster... Ce serait un grand honneur pour moi d'en purger le pays... Néanmoins, attendons et examinons la situation... »

Il demeura un instant indécis, se demandant s'il allait entrer dans le parc par le même chemin que le « gangster », ou s'il devait faire le tour par la grille.

Il était là, le nez en l'air, indécis, lorsqu'une forme se montra sur la crête du mur, dans laquelle

il reconnut sans peine celui qui venait de tant l'intriguer. C'était un jeune homme, de son âge ou à peu près, assez élégamment vêtu, malgré l'étrange gymnastique à laquelle il se livrait. Le « gangster » parut très médiocrement réjoui de la rencontre : il demeura un instant à cheval sur le mur, visiblement partagé entre l'envie de disparaître dans le parc, et celle de s'en aller au plus vite.

Marc Labrousse — car c'était lui — était d'autant plus furieux d'être aperçu dans l'étrange situation où il se trouvait, qu'il avait aussitôt reconnu le camarade de Jean de Beauval, aperçu la veille dans la Cord bleue.

Il fronça les sourcils, puis, en prenant son parti, il se laissa tomber aux pieds de Pierre Lantiac et s'éloigna en sifflotant, de l'air le plus dégagé qu'il put, et ce n'était guère !

Pierre hésita à l'interpeller, puis y renonça. Après tout, cela ne le regardait en rien, et le peu de temps que l'inconnu était demeuré dans le parc le rassurait sur ses intentions.

La Bugatti démarra, passa près de lui, disparut, non sans donner trois coups de klaxon, que rien ne justifiait, et que Pierre fut tout de même amené à prendre pour un signal quelconque.

Poussé par un sentiment de curiosité assez compréhensible, il attendit que la voiture eût disparu au tournant, et, sûr de n'être pas observé, il fit, en s'aidant des pierres en saillie, le même trajet sur le mur qu'il avait vu faire au « gangster ».

Une fois dans le parc, il marcha avec précaution, attentif au moindre indice qui eût pu l'éclairer sur ce que l'autre était venu faire là. Il parvint ainsi, au bout de quelques mètres, à un vieux chêne foudroyé, crevassé, qui retint son attention par sa forme étrange et par le fait qu'un papier blanc, fort

proprement plié, sortait de l'une de ses fentes.

« J'ai compris ! se dit-il avec le soulagement que l'on a à percer un mystère, aussi peu qu'il nous concerne. Ce garçon doit avoir une intrigue quelconque avec la femme de chambre des Beauval, et cet arbre leur sert de boîte aux lettres... Je comprends maintenant l'air embêté de ce malheureux...

Et, riant en lui-même de sa découverte, il continua sa marche dans la direction du château, bien décidé à s'amuser avec Jean du secret qu'il venait de surprendre.

Il n'était plus qu'à une dizaine de mètres du château, et s'inquiétait en voyant toutes les portes et fenêtres closes, se demandant s'il lui allait falloir regagner sa chambre par le même procédé qu'il en était sorti, lorsque, par une petite entrée latérale, la jeune Denise apparut. Elle ne le vit pas tout de suite et, sans prendre la peine de refermer la porte, elle fit quelques pas en courant dans la direction du parc.

Soudain, elle se trouva nez à nez avec Pierre Lantiac. Elle s'arrêta, et en un instant, son visage se couvrit d'une brusque rougeur. Elle balbutia quelques paroles inintelligibles, si troublée, qu'elle ne parvenait pas à exprimer le plus banal souhait de bonjour. Pierre s'était incliné devant elle, gêné lui-même du trouble où il la voyait.

« Décidément, songeait-il, je dérange tout le monde, ce matin.. »

— Vous êtes matinal ! parvint à dire Denise.

— J'allais vous faire le même compliment.

— Mais comment avez-vous pu sortir ? demanda Denise, frappée par une remarque soudaine. C'est moi qui viens d'ouvrir la porte...

— Ma foi, dit Pierre en feignant la plus grande confusion, j'aime mieux vous l'avouer : je suis

passé par la fenêtre... Je ne voulais déranger personne... et il faisait si beau.

— N'est-ce pas ? C'est ce que je me suis dit... C'est ce qui m'a décidée à me lever de si bonne heure...

L'idée frappa soudain Pierre que Denise pouvait bien être la destinataire de la lettre mystérieusement déposée dans le creux du vieux chêne... Il tâcha de se convaincre de l'absurdité d'une pareille supposition, de ce qu'elle pouvait avoir d'injurieux pour la jeune fille, mais le trouble que Denise avait manifesté en l'apercevant la lui confirmait.

Il se hâta de prendre congé et regagna sa chambre.

Cet incident le tracassa quelque temps : l'idée d'avoir surpris, dès son arrivée à Beauval, un secret de cette importance, lui était désagréable.

« Cette jeune fille va me détester, pensait-il, si elle suppose seulement que j'ai pu découvrir quelque chose de cette histoire. Après tout, elle est libre de faire ce qu'il lui plaît... Je ne suis ni son père, ni son frère... »

Une heure plus tard, il prenait son petit déjeuner avec Denise et Jean. Il parla de sa promenade matinale, mais ne fit aucune allusion à sa rencontre avec Denise. La jeune fille en conclut qu'il l'avait trouvée très normale, et cessa de craindre qu'il eût aperçu Marc en train de mettre sa missive dans leur « boîte aux lettres ».

Cette première journée du séjour de Jean et de son ami au château de Beauval marqua une trêve dans la lutte que les circonstances avaient fait se déclarer entre Denise et sa mère. Celle-ci n'avait pas encore cru bon de mettre son fils au courant des « folles prétentions » de Marc Labrousse. Et si les heures de cette journée furent longues pour

Denise, personne ne s'aperçut du trouble où elle se trouvait.

Le soir seulement, une faible allusion fut faite au drame, allusion qui commença à ouvrir les yeux à Jean. Ce fut pendant le dîner.

— A propos, dit-il, que devient Marc Labrousse ? Il faudra que j'aïlle le voir dès demain... C'est un de mes plus anciens camarades, expliqua-t-il à Pierre Lantiac.

Le visage de Mme de Beauval s'était rembruni.

— Je ne sais pas ce qu'il devient, dit-elle. Et je m'en soucie fort peu. Dans tous les cas, ne va pas chez les Labrousse avant de m'avoir parlé à ce sujet. Et je doute que tu y ailles après... Ce garçon est ridicule...

Pierre, qui, distraitement, regardait Denise à ce moment, eut la surprise de voir les joues de la jeune fille se couvrir d'une vive rougeur.

« Est-ce que nous toucherions au nœud du mystère ? » se demanda-t-il. « Était-ce ce Marc Labrousse que je vis à cheval sur le mur ? Car il n'y a pas à se tromper au ton de Mme de Beauval : elle parle de ce garçon comme d'un ennemi personnel... »

L'imagination du jeune romancier ainsi mise en mouvement s'approchait de la vérité. Du coup, toutes les observations qu'il avait pu faire, plus ou moins consciemment, dans la journée, sur Denise, sur ses parents, sur les rapports qui régnaient entre eux, s'éclairèrent, et il comprit assez exactement ce qui se passait. Seules lui échappaient encore, naturellement, les raisons pour lesquelles ce Marc Labrousse déplaisait tant à Mme de Beauval.

Et il faut avouer, quand même on devrait lui en faire grief, que l'atmosphère d'intrigue qu'il respira tout à coup était fort loin de lui déplaire : il

ambitionnait même d'y jouer un rôle, mais il ne voyait pas très bien lequel...

La soirée se passa calmement, occupée par une promenade pleine de charmes, à travers le parc, au clair de lune.

Pierre et Jean fumaient leur pipe. Denise marchait à leur côté, en silence, écoutant vaguement les propos des deux jeunes gens. Pierre ne parvint pas à nouer avec elle la conversation qu'il aurait voulu : une conversation un peu générale, qui lui eût permis de se faire une idée plus exacte de son caractère.

Et les trois jeunes gens rentrèrent au château sans que rien ait pu confirmer à Pierre Lantiac les hypothèses qu'il avait faites. Mais le lendemain était un dimanche, et Pierre ne mettait pas en doute que les observations qu'il pourrait faire au cours de cette journée habituellement réservée aux visites, ne le mettent pleinement au courant de la situation.

CHAPITRE IV

DÉBUT D'UN COMLOT

Marc Labrousse, ce dimanche matin, prit une décision qu'il jugea audacieuse. D'abord, il avertit sa mère et sa sœur, qu'au lieu d'aller, comme chaque dimanche, à la messe de 11 h. à Tourouvre, ils iraient à celle de 10 heures à Mortagne. Et cela, pour des raisons qu'il ne jugea pas bon d'énoncer, mais qui, dit-il, étaient excellentes, et dont l'importance serait révélée un jour ou l'autre.

Ces paroles mystérieuses n'inquiétèrent qu'assez

peu Mme Labrousse et sa fille : elles étaient l'une et l'autre accoutumées aux « lubies » de Marc, et s'y soumettaient de fort bonne grâce.

La vérité était que Marc, connaissant bien à fond le caractère emporté de Mme de Beauval, ne voulait pas d'une rencontre publique avec elle, sachant bien que si la colère la possédait de nouveau, elle n'hésiterait pas à lui donner libre cours devant tout le monde, quitte à le regretter plus tard : elle ferait ainsi un éclat qui compromettrait plus gravement encore le succès de toute démarche ultérieure de Marc.

Mais cette modification apportée aux coutumes du dimanche n'était que la première partie du plan qu'il avait conçu pour cette journée. Son humeur était devenue batailleuse. Pour l'après-midi, il projeta tout simplement de retourner à Beauval, en compagnie de sa sœur.

Qu'il prenne alors fantaisie à Mme de Beauval de lui refuser sa porte, ou de manifester violemment les sentiments qu'elle éprouvait à son égard, les dégâts seraient très limités par le fait que n'en seraient témoins que des gens intéressés à ne pas ébruiter l'affaire.

D'autre part, il espérait bien pouvoir parler en particulier à Jean, avant de se trouver en présence de la redoutable comtesse, et plaider sa cause avec éloquence : il ne fondait pas d'espairs exagérés sur l'appui que son ami pourrait lui donner, mais il pensait que ce serait déjà bien joli de le décider à garder en cette affaire une neutralité bienveillante.

Enfin — et c'était le dernier motif qui le poussait à cette audacieuse visite, il était décidé à savoir qui était le camarade que Jean avait introduit à Beauval, et à se rendre compte par lui-même s'il ne courait pas de danger de la part de cet inconnu :

il avait été extrêmement vexé de s'être laissé surprendre par lui dans la position ridicule et louche qu'il occupait la veille sur la crête du mur de Beauval, et voulait essayer de prendre quelque revanche sur ce garçon dont l'air ironique l'avait fortement agacé.

Toutes ces raisons, tournées et retournées au cours de la nuit, l'avaient mis dans un état de combativité et de décision extrêmes. Il conduisit sa mère et sa sœur à Mortagne, à une allure que les deux femmes ne purent s'empêcher de trouver excessive, et les ramena de même. Puis, il fit part à sa sœur Michèle de l'intention qu'il avait de l'emmener dans l'après-midi à Beauval, annonça qu'il allait faire un tour et déjeunerait où il se trouverait à midi, et repartit, dans sa Bugatti, en une randonnée destinée à le calmer. Il se sentait en effet incapable d'attendre calmement le moment où il se trouverait en présence de Denise et de sa mère.

Jean de Beauval, pendant ce temps, avait, avec sa mère, l'entretien que celle-ci lui avait demandé la veille. Il apprit, avec un calme qui faillit donner une crise de nerfs à l'irascible madame de Beauval, les « extraordinaires prétentions » de Marc Labrousse à la main de Denise.

— Ça ne t'indigne pas ? lui demanda sa mère. Tu ne bondis pas ? Mais tu n'as donc plus de dignité ?...

— Mais si, maman, mais si... Seulement, qu'est-ce que vous voulez, je ne trouve pas inouï que Marc et Denise s'aiment... Marc est un très brave et très honnête garçon...

— Il ne manquerait plus que ça.

— Nous connaissons sa famille depuis longtemps...

— Justement... Et je me souviens du temps où le père Labrousse venait marchander des vaches chez nos fermiers. Quand j'y pense !... oh ! quand j'y pense !

Afin d'éviter le spectacle d'une crise de fureur qui l'eût peiné et effrayé, Jean se hâta d'affirmer qu'avant tout il parlerait avec Marc et tâcherait de l'amener par la persuasion à renoncer à son projet. Mme de Beauval se faisait aussi peu d'illusion que son fils sur le succès que l'on pouvait espérer d'une telle façon de procéder : elle dut néanmoins s'en contenter, empêchée d'insister davantage par l'arrivée de Pierre Lantiac.

Un peu avant le départ pour la messe à Tourouvre, Denise parvint à s'isoler avec son frère : elle ne savait pas que sa mère l'avait déjà mis au courant de la situation, et voulait lui en parler, pour savoir si elle devait voir en lui un ennemi nouveau, ou un ami, ou un spectateur indifférent de la bataille...

Jean l'arrêta dès les premiers mots.

— Je sais, je sais, dit-il. Maman vient de me parler. Que veux-tu que je te dise ? Tu connais maman comme moi, mieux que moi, puisque tu ne la quittes guère. Tu sais que sur certains points elle est tout à fait intransigeante... Elle a des idées d'un autre âge, c'est certain... Mais, au fond, elle est bonne... Et ce n'est pas en te dressant contre elle que tu la feras fléchir. Il faut voir... attendre...

Ces conseils de temporisation étaient bien ceux qui pouvaient le plus irriter Denise. Elle voulut y voir une déclaration plus ou moins franche d'indifférence à son égard, et elle allait y faire une réponse fort vive, lorsque l'arrivée de Pierre Lantiac interrompit leur conciliabule, comme elle avait interrompu celui de la mère et du fils.

Denise en eut un peu d'agacement. Pourquoi rencontrait-elle toujours ce garçon aux moments où cela lui déplaisait le plus ?

La vérité était que, depuis le matin, Pierre Lantiac errait comme une âme en peine. Il se rendait compte que Denise, Jean, Mme de Beauval, s'entretenaient en conciliabules secrets du mystère qui l'intriguait. Il était bien forcé de trouver tout à fait naturel qu'on le tint à l'écart de ce genre de discussion, mais il trouvait cela tout à fait ennuyeux. Pierre avait horreur de se mêler de ce qui ne le regardait pas, et il était bien difficile de lui cacher longtemps quelque chose, tant il mettait d'astuce et d'art à se renseigner.

Naturellement, il aurait été tout à fait indigné si quelqu'un s'était permis de lui dire qu'il faisait preuve d'une notoire indiscretion. Il préférait baptiser sa curiosité du nom de « souci professionnel d'éclairer les mystères ». Quoi qu'il en soit, il se sentait très ennuyé de ne pas savoir le fin mot de l'histoire qui troublait les Beauval, et eût donné bien cher pour recevoir quelques confidences, que personne, à vrai dire, ne semblait se soucier de lui faire.

Pendant la messe, il eut quelques distractions, cherchant à reconnaître parmi la foule la silhouette de celui qu'il avait surpris en train de faire de l'acrobatie sur le mur du parc : peine perdue. (Denise, de son côté, était au moins aussi déçue que lui, en voyant les chaises des Labrousse demeurer vides.)

Mais, aussitôt après le déjeuner, il eut un moment d'espoir en entendant Jean dire, d'un ton fort naturel :

— Cet après-midi, j'irai dire bonjour à Marc Labrousse.

— Je te conduirai, si tu veux, proposa Pierre avec une complaisance qui n'était pas absolument désintéressée.

Mais il eut la douleur de s'entendre répondre par Jean :

— Tu es bien gentil, mais je prendrai la voiture de mon père... J'ai à parler affaires avec Marc Labrousse, et ça t'ennuierait.

— Mais non, pas du tout, dit Pierre. J'adore entendre parler affaires...

— Non, mon vieux, non... Tu m'attendras ici. J'en aurai pour une heure à peine...

Il devenait impossible à Pierre d'insister sans sortir des limites de la bienséance. Il prit donc son parti de ne pas assister, même de loin, à la conversation entre Marc et Jean, et essaya de se consoler en cherchant comment il pourrait mettre à profit l'heure qu'il passerait seul avec Denise, pour en extraire quelque renseignement passionnant.

Seul placide au milieu de l'énervement qui gagnait peu à peu sa famille, le comte de Beauval, fort heureux d'avoir trouvé en Pierre un auditeur tout neuf et un peu au courant de la préhistoire, ne tarissait pas en récits pittoresques et érudits sur les recherches auxquelles il se livrait, et sur les résultats qu'il avait atteints.

Pierre lui prêtait une oreille complaisante, mais distraite ; il commit, dans les réponses qu'il fut obligé de faire, ou les questions qu'il crut convenable de poser, de si considérables bévues que M. de Beauval en fut scandalisé, et commença à douter des capacités intellectuelles d'un garçon qui se disait homme de lettres, et qui confondait sans honte le plésiosaure et le paléothérium.

— Jeune homme, jeune homme, disait-il avec mécontentement, vos connaissances me paraissent

bien superficielles. Il faudra que je vous montre mes collections... Je vous expliquerai beaucoup de choses...

— Si seulement, pensait Pierre, il pouvait m'expliquer ce qui se passe dans sa propre famille, ça m'intéresserait bien davantage... Mais, visiblement, sa fille le préoccupe beaucoup moins qu'une queue de paléothérium. Du reste, je ne sais pas même si le paléothérium avait une queue...

L'heure avançait en ces entretiens, pleins d'érudition, d'une part, d'« *a parte* » saugrenus de l'autre, et le moment approchait où Jean, comme il l'avait annoncé, allait se rendre chez Marc Labrousse, lorsqu'un bruit de moteur fit se tourner tous les regards vers l'extrémité de l'allée : la petite Bugatti bleue de Marc Labrousse venait de s'y engager. Pierre reconnut sans peine la voiture qu'il avait vue la veille près du mur du parc. Et, si même cela n'avait pas suffi à lui faire identifier l'arrivant, la rougeur qui couvrit les joues de Denise, l'air mécontent de Jean et l'expression courroucée que prit le visage de Mme de Beauval n'auraient pas manqué de l'avertir qu'il allait se passer quelque chose de sérieux.

La voiture ralentit et stoppa à quelque distance du groupe formé par les Beauval et par Pierre Lantiac. Un jeune homme et une jeune fille descendirent. Seule, Denise s'était levée, bientôt imitée par Pierre et par Jean.

A l'air riant, joyeux, de Michèle Labrousse, Denise comprit qu'elle n'était au courant de rien. Les deux jeunes filles s'embrassèrent, puis Michèle se dirigea, toujours souriante, vers Mme de Beauval. Celle-ci lui répondit à peine, ne quittant pas des yeux Denise qui, immobile, attendait que Marc s'approchât d'elle. Celui-ci s'avancait, en effet, vi-

siblement troublé, un sourire un peu crispé sur les lèvres.

— Bonjour, mon vieux, dit Jean en lui tendant la main. Figure-toi que j'étais sur le point d'aller chez toi.

— Je suis heureux de t'avoir devancé... Bonjour, Denise...

— Bonjour, Marc...

— Denise ! appela Mme de Beauval.

Sans lâcher la main de Marc, qu'elle retint d'un geste qui pouvait sembler distrait, Denise se retourna vers sa mère. Ce spectacle affola littéralement Mme de Beauval : elle pâlit de colère. Cependant, la présence de Pierre la contraignit à se retenir.

— Va dans ta chambre ! se borna-t-elle à dire d'un ton bref.

Jean de Beauval comprit qu'une parole maladroite et révoltée de sa sœur allait faire déclancher un scandale qu'il voulait éviter à tout prix. Il tira un peu sa sœur par le bras.

— Obéis, murmura-t-il. N'aie pas peur... Je suis avec toi...

Denise lâcha la main de Marc. Elle aussi comprit que l'obéissance était, en ce moment critique, l'attitude la plus adroite. Sans retourner la tête, pour qu'on ne vît pas les larmes qui lui montaient aux yeux, elle s'éloigna du groupe, et regagna le château.

Tout cela s'était passé si promptement qu'il avait fallu toute l'attention surexcitée de Pierre pour saisir la scène dans ses moindres détails. Michèle Labrousse qui n'était au courant de rien regarda avec surprise son amie s'éloigner.

Il y eut un court instant de flottement, puis Jean de Beauval se ressaisit. Il prit Pierre par le bras, s'approcha avec lui de Michèle.

— Michèle, dit-il, je vous présente Pierre Lantiac, un excellent camarade.

La jeune fille tendit la main à Pierre.

Marc, cependant, après une courte hésitation, avait renoncé à présenter ses hommages à Mme de Beauval. Quant à M. de Beauval, il était plongé dans une « Revue Préhistorique » dont il ne lisait pas grand'chose, mais qui lui donnait une contenance en ce moment qui menaçait si gravement son repos.

Marc rejoignit le groupe formé par Jean, Michèle et Pierre, et Jean le présenta à son tour à Pierre. Marc jeta un regard tout à fait dénué d'aménité au jeune romancier, qui y répondit par un sourire compatissant et Jean, désireux de sortir d'une situation qu'il jugeait embarrassante pour tous et dangereuse pour Marc, entraîna ses amis vers le tennis.

— Vous excuserez Denise, dit-il à Michèle. Elle est un peu fatiguée, ces jours-ci, et maman tient à ce qu'elle garde la chambre. Vous savez, elle n'a pas une très forte santé.

Ces explications embarrassées ne trompèrent naturellement personne, et ne firent qu'accroître l'impression pénible d'un mystère. Michèle ne répondit rien.

Lorsqu'ils furent arrivés au tennis, Jean se tourna vers Michèle et Pierre, et leur dit avec un enjouement mal imité :

— Dites donc, faites quelques balles en attendant Marc et moi... Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Nous avons à bavarder un peu de choses qui ne vous intéresseraient guère.

— Ça va, ça va, coupa Michèle, que cette comédie commençait à agacer légèrement. Nous saurons très bien nous amuser sans vous...

Marc et Jean se hâtèrent de profiter d'une permission si libéralement accordée, et s'en furent. Michèle n'était rien moins que timide. Dès que les deux garçons eurent disparu, elle se retourna vers Pierre et lui dit :

— Dites donc, vous êtes au courant de ce qui se passe ? Moi, je vous avoue que je ne comprends absolument rien..

Ce fut une nouvelle désillusion pour Pierre, qui avait compté « faire parler » la sœur du principal acteur de cette affaire passionnante. « Décidément, se dit-il avec amertume, je n'ai pas de chance... Il faudra que je découvre tout par moi-même... »

— Je ne suis au courant de rien, dit-il. Mais, comme vous, je perçois un mystère. Voulez-vous que nous essayions de deviner ? Ça vaudra mieux que faire des balles... Il y a bien dix ans que je n'ai pas touché une raquette...

Les deux jeunes gens s'assirent côte à côte sur le petit banc de bois adossé à la cabane où les joueurs rangeaient leurs balles et les raquettes, et commencèrent à mettre en commun les maigres renseignements dont ils disposaient, pour parvenir à une connaissance approximative de la vérité.

A ce jeu, Pierre excellait, et ils eurent bientôt mis debout un petit roman sentimental, qui ne manquait pas de vraisemblance, et qui, ils le constatèrent par la suite, correspondait, à très peu de chose près, à la réalité.

— Mais c'est effrayant ! dit Michèle en guise de conclusion. Je connais Mme de Beauval. Elle a un caractère atroce. Elle va rendre Marc et Denise malheureux comme des pierres... Qu'est-ce que nous pourrions faire pour les aider ?

— Ah ! dit Pierre, très excité par la découverte progressive de la vérité, voilà la deuxième partie du

problème... Denise de Beauval m'est très sympathique, votre frère aussi, bien qu'il me regarde, je ne sais pourquoi, avec des yeux pleins de fureur.-.

— Alors, c'est qu'il est jaloux de vous, dit Michèle.

— Bon, il faudra le rassurer. Je disais donc qu'ils me sont tous les deux très sympathiques et qu'il faut absolument les aider. Ils veulent nous faire des mystères de tout cela, et nous nous en vengerons noblement en les tirant d'embarras... Mais comment ?

— Oui, comment ?

Les deux jeunes gens se regardèrent et ne purent s'empêcher de rire de la gravité de leurs mines. N'étant pas directement mêlés à l'affaire, ils étaient portés à en voir plutôt le caractère risible : et, il faut bien le reconnaître, la manie nobiliaire de Mme de Beauval revêtait un aspect assez comique.

— Résumons la situation, dit Pierre.

Et il allait commencer un exposé brillant des « faits acquis », lorsqu'un violent éternuement qui retentit derrière leur dos, contre la mince cloison de planches de la baraque, fit tressaillir Michèle, et étonna grandement Pierre.

Il se leva, fit le tour de la fragile construction, et se trouva nez à nez avec Rose, la femme de chambre, qui, très embarrassée de sa personne, ne savait guère quelle contenance adopter. Michèle l'avait rejointe et se mit à rire en voyant la mine penaude de la jeune femme de chambre.

— Ah ! c'est vous, Rose ? dit-elle. Je vois que vous n'avez pas perdu vos bonnes habitudes... Elle était chez nous, l'année dernière, expliqua-t-elle à Pierre, et je la trouvais derrière toutes les portes, l'œil à toutes les serrures... Vous n'avez pas honte, Rose ?

— Mais je vous assure, mademoiselle...

Pierre ne put se défendre d'un sentiment de sympathie amusée à l'égard de Rose. Au fond, elle faisait, sous une forme un peu plus vulgaire, ce que lui et Michèle venaient de faire au lieu de se fier à son intelligence pour découvrir ce qu'on lui voulait cacher, elle se fiait à ses yeux et à ses oreilles.

— Mais ne vous défendez pas, dit-il avec bonhomie. Vous avez un tempérament curieux, voilà tout. C'est grâce à la curiosité que les sciences humaines progressent... En somme, vous êtes de la lignée des Galilée, des Curie, des Einstein...

On lui eût parlé chinois qu'on n'eût pu surprendre davantage la pauvre Rose. Tout ce qu'elle comprit, c'est que Pierre prenait sa défense.

— Bien sûr, dit-elle.

— En ce cas, vous allez me rendre un service considérable. Vous allez me dire pourquoi Mme de Beauval est fâchée avec M. Marc..

— Je ne sais pas, monsieur, je vous assure.

— Ah ! c'était sans doute pour l'apprendre que vous étiez venue là ? N'est-ce pas ?

— Euh !... oui !... Parce que, l'autre jour, Madame a eu une colère terrible contre M. Marc... Elle l'a chassé. Même qu'elle a cassé trois carreaux... Alors j'ai cru que Mlle Michèle était au courant... Et je voulais savoir...

— Encore une qui ne sait rien ! soupira Pierre.

Il laissa aller Rose qui, toute confuse de s'être laissée prendre une fois encore en flagrant délit de curiosité, ne demanda pas son reste et s'enfuit vers les régions inférieures du château.

Pierre se tourna en souriant vers Michèle qui était demeurée muette pendant tout son dialogue avec la femme de chambre.

— Vous me trouvez un type dégoûtant ? dit-il.

— Oh ! pas exactement...

— Mais à peu près... Oui, je sais bien : ça ne se fait pas. On ne cherche pas à faire parler les domestiques. Mais, qu'est-ce que vous voulez, je me suis mis dans la tête d'arranger les choses entre Denise de Beauval et votre frère...

— C'est un noble projet...

— Ne vous fichez pas de moi. Vous vous demandez si je suis policier en civil ? Non... pas exactement. Mais j'invente des histoires, c'est mon métier. Alors, quand j'en trouve une toute inventée, ça m'intéresse. Il faut que je m'en occupe. C'est plus fort que moi...

Michèle rit de cet aveu dépouillé d'artifice. Elle avait eu, en effet, un mouvement de répulsion à voir les procédés employés par Pierre pour arriver à la connaissance de la vérité. Mais elle convint que de tels moyens pouvaient s'excuser par le désintéressement du résultat recherché.

La conversation devint vite cordiale entre eux. Ils imaginèrent mille moyens, plus romanesques les uns que les autres, pour vaincre la résistance obstinée de Madame de Beauval, mais ils n'étaient encore parvenus à aucun résultat précis lorsque Jean et Marc reparurent.

— Eh bien, vous vous reposez ? dit Jean en s'approchant.

— Comme tu vois...

— Vous n'avez pas l'air exagérément fatigués.

— Oh ! nous avons surtout parlé...

— Peut-on savoir de quoi ?

— Mais oui, dit Pierre. Nous ne sommes pas des cachottiers, nous... Nous avons parlé des moyens à employer pour décider ta mère à donner son consentement au mariage de Mlle Denise de Beauval et de M. Marc Labrousse...

Pierre avait prononcé cette phrase avec un calme admirable. Un moment de stupeur fit régner le silence. Marc, qui, tout entier à ses sombres pensées, n'avait prêté qu'une attention discrète au début de la conversation, tressaillit. Mais ce fut Jean qui eut la réaction la plus forte.

— Là, mon vieux, dit-il, permets-moi de te dire que tu y vas un peu fort. Qu'est-ce qui te prend ? De quoi te mêles-tu ?

— Mais oui... De quoi vous mêlez-vous ? dit Marc sorti de sa stupeur première.

Michèle elle-même regarda Pierre avec réprobation. Elle sentait vivement ce que la conduite du jeune homme avait d'insolite, et il lui était désagréable que Jean de Beauval sut qu'elle s'occupait de choses qu'elle était censée ignorer.

Mais Pierre ne se déconcerta pas une seconde. Il regarda en souriant les trois personnages indignés qui l'entouraient.

— C'est fou, dit-il, ce que vous pouvez manquer de simplicité.

— Mais tu manques singulièrement de discrétion, dit Jean sèchement.

— Naturellement, c'est mon métier. Voulez-vous me laisser parler un instant ? Ensuite, si vous continuez à me considérer comme un goujat, comme un garçon sans tact et sans éducation, je vous présenterai mes plus plates excuses, et je partirai dans les cinq minutes.

Le calme et l'assurance dont il faisait preuve apaisèrent momentanément l'indignation des trois jeunes gens.

— Nous voulons bien t'écouter, dit Jean. Mais tout ce que tu pourras dire ne m'empêchera pas d'être péniblement surpris de ta conduite.

— Nous verrons bien...

Jean, Michèle et Marc s'assirent à côté de Pierre, et s'apprêtèrent à tendre une oreille attentive à ses propos.

— Mais, pardon, dit soudain Pierre. Nous ne sommes que quatre. Il manque la principale intéressée.

— Elle est dans sa chambre, dit Jean.

— Je le sais. Mais il faut qu'elle soit ici... Attendez-moi là. Je vais la chercher.

— Pierre ! protesta Jean.

— De quel droit ? dit Marc, furieux.

Mais Pierre était déjà loin. Avant que personne ait pu le retenir, il s'était éloigné en courant dans la direction du château.

— C'est un fou ? demanda Marc.

— Non... Mais il me surprend beaucoup, dit Jean, scandalisé. Je le croyais un garçon bien élevé...

— Bah ! attendons, dit Michèle. Nous avons beaucoup parlé et je me demande si, au fond, ce n'est pas lui qui est le plus sensé de nous tous...

CHAPITRE V

LE COMLOT

La première personne que vit Pierre en entrant dans la maison, ce fut Rose : c'était aussi la seule personne qu'il souhaitât rencontrer, car à elle seulement il pouvait demander sans périphrase de lui indiquer avec exactitude l'emplacement de la chambre de Denise.

Rose donna avec beaucoup de complaisance le

renseignement demandé, puis regarda Pierre d'un air interrogateur.

— Vous voudriez bien savoir, dit celui-ci en riant, ce que je vais dire à Mlle de Beauval. Mais, pour une fois, je vous prierai de ne pas écouter à la porte... Je ne vous blâme pas de votre curiosité, mais à la condition que vous ne l'exerciez pas à mon égard.

Puis, la quittant, il se dirigea à grands pas vers la chambre de Denise. Son imagination était en ébullition. La démarche qu'il allait tenter et dont la seule pensée l'eût encore stupéfait la veille, lui semblait maintenant parfaitement normale. Il était entré dans un jeu auquel on ne l'avait pas prié, et, loin de s'y sentir gêné, il n'avait pas d'autre préoccupation que de gagner...

Il frappa deux coups légers mais pleins de décision à la porte de Denise. Et, comme on ne lui répondit pas immédiatement, il récidiva, un peu plus fort.

— Entrez ! cria une voix faible.

Il poussa la porte.

Denise était à moitié étendue sur son lit, lorsqu'elle vit Pierre Lantiac ; elle se releva brusquement, un étonnement profond se peignit sur son visage, rougi de larmes, et elle fit un pas vers le jeune homme.

Mais celui-ci, à peine entré, la regarda avec un sourire apitoyé, referma soigneusement la porte et dit :

— C'est bien ce que je pensais. Vous pleurez !..

— Monsieur ! dit Denise indignée, et vaguement effrayée, je ne comprends pas...

— Ecoutez-moi, mademoiselle. Vous allez me demander de quoi je me mêle, vous allez me remettre sévèrement à ma place, vous allez me congédier

noblement, n'est-ce pas ? Mais voilà un quart d'heure qu'on me remet à ma place, qu'on me demande de quoi je me mêle, qu'on meurt d'envie de me congédier. Cela ne me fait plus rien... Je m'obstine.

Pendant qu'il débitait son petit discours, Denise le regardait avec une surprise grandissante. Elle pensait qu'il était peut-être devenu fou — elle avait envie d'appeler au secours, — et, en même temps, malgré le chagrin qu'elle éprouvait, elle ne pouvait s'empêcher de trouver sympathique le visage et la voix de ce grand diable mal élevé et indiscret.

— Par conséquent, poursuivait Pierre, qui devinait à peu près ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille, asseyez-vous, écoutez-moi un instant, et remettez-vous en à moi.

— Mais, monsieur, je ne comprends pas...

— Vous pleurez, poursuivait Pierre imperturbable, parce que vous aimez Marc Labrousse, parce que Marc Labrousse vous aime, et parce que Mme de Beauval ne veut pas entendre parler d'une union entre vous deux. Ne m'interrompez pas... Je sais tout ce que vous pouvez me dire. Vous me le direz plus tard. Laissez-moi vous dire qu'en ce moment même, se tient près du tennis une sorte de conseil de guerre dont j'ai pris la présidence, et qui délibère, qui va délibérer, sur les moyens à employer pour vous tirer de ce mauvais pas... Suivez-moi... Il importe que vous preniez une part active à cette délibération.

Denise était complètement étourdie par la volubilité avec laquelle Pierre la haranguait. Sous cette éloquence facile, les objections fondaient comme du carton sous la pluie. Il n'y avait plus moyen de se fâcher, de s'indigner. L'indiscrétion même dont il faisait preuve devenait acceptable. Il n'y avait

plus qu'à obéir. Et puisque, disait-il, tous les autres l'attendaient... Mais ce qui décida surtout Denise à suivre Pierre, ce fut la pensée qu'elle pourrait ainsi voir Marc...

— Je vous suis, dit-elle.

Ils descendirent, évitant de passer par le devant de la maison, d'où Mme de Beauval aurait pu les voir, et gagnèrent le tennis par des voies détournées.

Marc se leva lorsqu'ils apparurent, et fit quelques pas au devant d'eux. Le plaisir de voir Denise, de pouvoir lui parler, chassa tout à coup l'irritation que l'extraordinaire indécatesse de Pierre avait fait naître en lui, et Pierre, en bon psychologue, avait quelque peu compté sur cet effet de la présence de Denise.

— Voilà, dit-il en reprenant sa place sur le petit banc de bois. Nous sommes maintenant au complet. Je déclare la séance ouverte.

Cet humour ne parut pas spécialement du goût de Jean de Beauval, qui fronça les sourcils et dit, sur le ton sec qu'il savait prendre lorsque quelque chose lui déplaisait :

— Mon cher, il s'agit de choses sérieuses, graves, et je ne suis pas du tout d'humeur à plaisanter... Je ne comprends rien à ta conduite et j'attends que tu me l'expliques. C'est tout. Pour le reste, permets-moi de te dire que cela ne te regarde en rien.

Pierre poussa un profond soupir.

— Que c'est difficile de faire du bien aux gens malgré eux .. Oui, il s'agit de choses graves et sérieuses. Est-ce une raison pour prendre des figures d'enterrement ? Quant à mon indiscrétion, tu ne pourras me la reprocher que si mon plan échoue... Car j'ai un plan, une idée. Néanmoins, si vous

trouvez que je vais trop loin, et que je me mêle vraiment de choses où je n'ai rien à voir, dites-le moi : je prends ma voiture et je m'en vais...

Il savait bien ce qu'il faisait en parlant ainsi...

La seule pensée d'une « idée » capable de les sortir de leur pénible situation faisait battre les cœurs de Denise et de Marc.

— Mais si, mais si, parlez... dit Marc.

— Je ne voudrais pas sortir des bornes de la discrétion...

— Je vous en prie ! dit Denise.

Satisfait de son succès, Pierre eut un regard de triomphe amusé pour Jean et dit :

— Puisque vous m'en priez, c'est bien différent.

Il les regarda tous les quatre, les uns après les autres, et vit la curiosité peinte sur leurs visages.

Mais il se tut et se leva brusquement.

— Non... je ne peux rien dire... Je n'ai pas confiance en vous. Vous ne serez jamais capables de garder un secret, — de jouer la comédie... Et la moindre imprudence, la plus petite maladresse peuvent tout démolir...

Jean explosa.

— Ça, tu y vas un peu fort... Tu abuses de notre patience, de notre complaisance... Tu ne penses pas qu'on va te prier comme on prie une pauvre fille timide de se mettre au piano... Tu ne veux rien dire, bon, ne dis rien, mais alors ne te mêle plus de cette histoire...

— Ne te fâche pas, Jean, supplia Denise.

Sans qu'elle sût dire pourquoi, elle se sentait tout à coup pleine de confiance en Pierre. Il lui semblait que le salut pouvait venir de lui, que lui seulement saurait trouver une solution au pénible conflit qui la dressait contre sa mère.

— Ecoutez, dit Pierre, savez-vous de quoi nous

avons l'air ? De cinq gosses en train de préparer un mauvais coup... Et c'est à peu près ce que nous sommes, avec cette différence que c'est un bon coup que nous préparons... Eh bien, il faut agir comme je faisais, comme vous faisiez sûrement quand vous étiez enfants... Je vous annonce un beau jeu, et qui aura un résultat heureux, ou au moins, qui n'aggravera pas les choses... Faites-moi confiance, voilà tout...

— N'oublie pas, dit Jean, qu'il s'agit de ma mère, de ma sœur... Et tu parles de jeu, là où je ne vois pas du tout matière à jouer.

— Oh !... Rassure-toi... Je ne manquerai de respect à personne... Mais que tu le veuilles ou non, nous sommes, — vous êtes, — dans une vraie situation de comédie... Il faut savoir jouer... Et si je peux faire tourner à la comédie — et à une comédie à l'heureux dénouement — ce qui est une tragédie pour Mlle de Beauval et pour M. Labrousse, tu seras le premier à dire que j'ai bien fait...

Un murmure approbateur salua ces paroles.

— Je veux bien vous faire confiance, dit Denise, la première.

— Moi aussi, dit Marc. Mais j'aimerais bien savoir...

— Plus tard, si vous le voulez bien... Et toi, Jean, m'autorises-tu à agir comme je l'entends ?

— Il le faut bien, dit Jean... Regarde, tu as déjà réussi à faire sourire Denise...

— Moi, dit Michèle, à qui l'on ne demandait rien, je n'ai pas voix au chapitre, mais je peux bien dire que je m'amuse royalement, et que j'ai confiance en monsieur Lantiac.

— Voilà qui est parfait, dit Pierre en se levant pour marquer la fin de ce conciliabule. Maintenant, mes enfants, ne vous occupez plus de rien... Vous,

monsieur, abstenez-vous seulement, dans les jours qui viendront, de paraître à Beauval... Et quoi que vous entendiez dire, quoi que vous appreniez — car je pense que les nouvelles circulent vite dans ce pays, — abstenez-vous de dire quoi que ce soit, de protester, etc... Quand le moment sera venu, je vous dirai ce que vous aurez à faire... La séance est levée.

Denise, après une tendre poignée de main à Marc, se hâta de regagner sa chambre, tandis que les quatre autres jeunes gens se rapprochaient lentement de la Bugatti bleue de Marc Labrousse.

Tandis que Jean et Michèle marchaient les premiers, Pierre prit Marc par le bras, et le tira un peu en arrière.

— Naturellement, dit-il, vous devez me trouver très cruel de vous séparer ainsi de Mlle de Beauval pendant quelque temps. Mais vous voyez comme vous êtes reçu, et cela ne pourrait qu'empirer... Et puis, je sais que vous pouvez correspondre avec votre fiancée... Je ne passerai jamais plus de si bonne heure près du vieux chêne...

Marc ne put s'empêcher de sourire, et serra amicalement le bras de son compagnon.

— Savez-vous, dit-il, que j'ai été jusqu'à vous prendre pour un rival ?

— Hé !... Hé !... dit Pierre avec mystère.

— Vous venez ? dit Jean en se retournant, ce qui empêcha Marc d'approfondir le sens de cette mystérieuse interjection.

M. et Mme de Beauval avaient déserté les abords de la Bugatti, ce qui permit aux Labrousse de quitter le château sans risque d'algarade.

Lorsque le frère et la sœur furent partis, Pierre et Jean revinrent lentement vers le château.

— Avoue que tu m'en veux terriblement, dit Pierre.

— J'avoue que tu m'as beaucoup surpris...

— Oui... Tu me prenais pour un garçon bien élevé, n'est-ce pas ? C'est-à-dire pour un garçon capable d'assister à une noyade et qui n'intervient pas parce qu'il n'a pas été présenté à ceux qui se noient... Ça, non, mon cher... Vois-tu, je n'ai plus dix-huit ans, et je me suis aperçu que la vie contenait déjà bien assez d'occasions de souffrances, de drames, de catastrophes de toutes sortes, pour que l'on tâche d'éviter ce qu'on peut éviter... Ces enfants s'aiment, tu m'as parlé très amicalement de ce Marc Labrousse, eh bien, j'interviens et je les empêche de se noyer... Si le moyen n'est pas d'une correction absolue, que veux-tu ! ce n'est pas bien grave...

— Allons !... Tu aurais fait un excellent avocat, dit Jean en riant. Donne-moi la main... Tu me convertis...

— Et puis, dit encore Pierre en serrant affectueusement la main de son ami, il faut savoir jouer, de temps en temps. C'est parce que les hommes oublient de jouer qu'ils deviennent si graves et si ennuyeux... Tu verras, indépendamment du résultat escompté, on va, comme disait cette petite Michèle Labrousse, — bien sympathique par ailleurs, — on va s'amuser royalement.

*
* *

Quelqu'un qui, en ce moment, ne s'amusait pas royalement du tout, c'était Mme de Beauval.

L'audace de Marc Labrousse se présentant à Beauval le surlendemain du jour où il avait été si ignominieusement chassé, l'avait replongée dans un violent état de colère. Mais ce qui avait porté son indignation à son comble, c'était l'étrange conduite de son fils Jean, qui, loin de prendre son parti, et de faire comprendre à Marc, comme elle l'avait espéré, que sa place n'était plus ici, lui avait parlé amicalement, l'avait entraîné dans un conciliabule auquel elle avait assisté de loin, et duquel elle présageait qu'il ne sortirait rien de bon.

La présence au château de Pierre Lantiac commençait à l'énerver singulièrement, en l'empêchant de donner libre cours à l'expression de ses sentiments : contrainte qui lui pesait extrêmement.

Jean lui avait dit qu'il avait invité son camarade à passer une dizaine de jours au château, et il était bien difficile de faire comprendre au jeune homme que ce séjour déplaisait à la maîtresse de céans.

Toutes ces considérations plongeaient Mme de Beauval dans la plus sombre humeur qu'elle ait connue depuis longtemps. Mais ce qu'elle y voyait de plus grave, c'était ce qu'elle considérait comme une « trahison » de la part de son fils.

Aussi guettait-elle son retour, après le départ des Labrousse, pour lui en faire de violents reproches.

Dès qu'elle le vit se séparer de Pierre qui montait dans sa chambre, elle fit signe à Jean qu'elle avait à lui parler. Mais, dès les premiers mots qu'elle dit sur le sujet qui la préoccupait tant, Jean lui opposa une respectueuse, mais très ferme fin de non recevoir.

Tout ce que venait de lui dire Pierre était encore trop récent et lui avait fait trop d'impression, pour qu'il ne fût pas encore sous l'influence direc-

te de ses propos. Aussi les resservit-il à peu près tels quels à sa mère.

— Ecoutez, maman, dit-il, lorsque vous m'avez imposé votre volonté en vous opposant à une fantaisie de mes dix-huit ans, je me suis incliné sans beaucoup de résistance ; et je comprends maintenant que vous avez eu raison ; j'aime mon métier, et je crois que je suis fait pour lui. Mais dans l'histoire du mariage de Denise, ce n'est pas la même chose... J'avoue que vos raisons ne me semblent pas suffisantes... La volonté que déploie Denise, et qui me surprend chez une fille généralement si docile, me montre qu'il s'agit chez elle d'un sentiment très sérieux... Quant à Marc, j'ai causé avec lui, et je réponds de lui... Il y a dans la vie bien assez de catastrophes que l'on ne peut éviter, de malheurs auxquels on ne peut échapper, pour qu'on ne s'amuse pas à créer d'autres malheurs et d'autres catastrophes, au nom de principes qui, je vous le dis très respectueusement, me semblent singulièrement d'un autre âge... Tout ce que je puis faire, c'est de demeurer neutre, mais ne me demandez pas de prendre parti contre ma sœur et contre Marc, que j'aime comme un frère...

La stupeur seule, qui laissait Mme de Beauval la bouche ouverte, permit à Jean d'aller jusqu'au bout de son petit sermon. Il en fut lui-même surpris, et regarda sa mère avec une hésitation où reparaissait l'âme craintive du petit garçon d'autrefois.

Mais Mme de Beauval était beaucoup trop épouvantée pour s'en apercevoir.

— C'est bon, parvint-elle enfin à dire. Tous mes enfants se retournent contre moi... Je serai donc seule à combattre au nom de ces principes que tu

trouves surannés et dont je ne changerai jamais. Ma fille n'épousera pas un vacher...

A côté de l'explosion de fureur que Jean avait redouté, ces paroles mesurées lui parurent le comble du succès : mais la vérité était que sa mère avait senti gronder en elle une telle fureur, que, si elle s'y était laissée aller, nul n'eût pu dire les dégâts qui en fussent résultés pour l'antique mobilier du château de Beauval...

Et puis, Pierre Lantiac était passé d'une allure dégagée devant la porte du petit salon où Jean et sa mère s'entretenaient : tel le spectre de la décence mondaine, il venait, une fois encore, de contraindre Mme de Beauval au silence...

CHAPITRE VI

LES CONQUÊTES DE PIERRE

Le dîner avait commencé de lugubre façon.

Malgré les espérances que lui avait données Pierre d'un heureux dénouement, Denise ne pouvait s'empêcher de considérer les choses sous leur angle le plus tragique. Mme de Beauval, d'autre part, littéralement excédée par la manie que semblait avoir le jeune homme de surgir toujours au moment et à l'endroit où l'on n'avait que faire de lui, s'était avisée que, en faisant régner dans le château l'atmosphère pesante des tragédies familiales, l'hôte qu'elle jugeait indésirable finirait peut-être par comprendre de lui-même que sa présence était superflue...

Et Dieu sait si Mme de Beauval s'entendait à ren-

dre une atmosphère pesante. Silence lourd, coupé de soupirs, regards furieux jetés à l'infortunée Denise, observations faites sèchement à Rose, qui, servant à table, paraissait beaucoup plus attentive à ce qui se disait qu'à son service.

Mais silence, soupirs et observations, ne semblaient avoir de prise sur Pierre. Il faisait preuve d'une liberté d'esprit qui contribuait beaucoup à entretenir l'irritation de son hôtesse. Son enjouement tombait du reste dans le vide, et n'avait d'autre effet que de rendre plus sensible la mauvaise humeur qui régnait autour de la table.

Soudain, au milieu d'une phrase dont elle n'avait guère écouté le début, Mme de Beauval eut son attention attirée par ces mots :

— ... Mes cousins de Vieuxville...

Elle leva la tête :

— Vous êtes cousin des Vieuxville ?... Des Vieuxville de Lavalette ?

— Par ma mère, oui madame.

— C'est curieux... Nous sommes nous-mêmes un peu cousins de ces Vieuxville-là...

— Vraiment ? Mais alors vous connaissez certainement les Chavigny ?

— J'en ai entendu parler autrefois par les Vieuxville.

— Eh bien, ma mère est une demoiselle de Chavigny...

Mme de Beauval parut prodigieusement intéressée, et une conversation naquit entre elle et Pierre Lantiac, sur les alliances des Vieuxville et des Chavigny. Pierre fit preuve d'une érudition et d'une précision extraordinaires sur ces questions : il releva même, avec une discrétion satisfaite, une erreur commise par Mme de Beauval.

Jean regardait son ami avec un étonnement con-

sidérable. Il ne savait rien de sa famille, mais s'étonnait, à voir la passion documentée qu'il mettait à sa conversation avec la comtesse de Beauval, de ne l'en avoir encore jamais entendu parler.

— Oui, dit Pierre, en terminant une brillante improvisation sur les armes de Chavigny, ces questions m'ont toujours passionné. J'avoue que je leur consacre beaucoup de temps... Les vieilles familles, ou ce qui en reste, sont vraiment l'armature morale du pays, on n'y songe jamais assez...

Mme de Beauval s'épanouissait d'aise. L'indifférence que son mari et son fils avaient vis-à-vis de ces questions lui avait toujours paru coupable. Elle triompha.

— Tu vois, Jean, monsieur de Lantiac...

— Lantiac, madame.

— Pardon ?

— Lantiac, tout court, madame...

Pierre poussa ici un profond soupir, et Mme de Beauval eut regret de sa distraction qui rappelait ainsi à ce pauvre garçon l'amertume qu'il y a à s'appeler « Lantiac tout court. »

— Monsieur Lantiac, reprit-elle, ne dédaigne pas de s'intéresser à ce que tu considères si légèrement comme « des idées d'un autre âge ».

Jean ne répondit pas.

Le dernier jeu de scène auquel venait de se livrer Pierre lui avait ouvert les yeux : ce déchirant soupir avait vraiment sonné trop faux à ses oreilles. Il ne douta pas d'assister à la première scène de la comédie annoncée par son camarade. Il fut d'abord un peu choqué de voir sa mère servir d'objet à l'ironie de son camarade. Mais il fit réflexion que l'enjeu de la partie valait bien quelques petites moqueries à l'égard de ce qu'il était le premier à con-

sidérer comme la plus vulnérable des faiblesses de sa mère.

Cette diversion, et le changement d'humeur qu'elle avait provoquée chez Mme de Beauval, modifièrent tout à fait la fin du repas. On commençait à respirer. M. de Beauval put sortir de son prudent silence et se livrer à quelques considérations sur la relativité de l'ancienneté des familles françaises et de celle des diplodocus.

— Je vous assure, disait-il, lorsque, comme moi, on vit dans la préhistoire, on ne voit plus les choses sous le même angle... On admire beaucoup qu'il y ait eu un Beauval au XI^e siècle, fondateur avec Robert Guiscard, du royaume de Naples... Soit. Moi, je veux bien trouver cela admirable... Mais neuf siècles ! Bagatelle !... Pensez que lorsque ce Beauval-là est né, il y avait déjà des milliers et des milliers d'années que le dernier diplodocus, héritier lui-même d'une race millénaire, avait rendu le dernier soupir...

— Laissez-nous tranquilles avec vos bêtes, mon cher ami, dit Mme de Beauval, qui ne parut nullement émue par cette image du dernier diplodocus mourant.

— Les mammouths, dit Pierre, ont été très postérieurs aux diplodocus, n'est-ce pas ?

— Ah ! Là, il faut s'entendre... Il y a mammouth et mammouth.

— Nous voilà aux mammouths ! se dit Jean. Il fait maintenant la cour à mon père !... Dieu merci qu'il me sait tout acquis à son jeu. Il se croirait obligé de me parler, pour me plaire, de stratégie et de tactique...

Ainsi, grâce à Pierre, cette journée de dimanche, commencée et poursuivie sous de si sombres signes, s'acheva le mieux du monde, dans une atmosphère

de détente qui fut un grand soulagement pour tous...

Lorsque, vers onze heures, chacun monta dans sa chambre, Jean rejoignit Pierre dans la sienne.

— Dis donc, commença-t-il, je ne te savais pas si ferré sur l'armorial des Chavigny.

— Oh ! je sais un peu de tout, dit Pierre modestement.

— Mais, ta mère ?

— Elle s'appelle Lacombe, comme tout le monde.

— Mais alors, comment as-tu pu savoir ?

— Oh ! C'est bien simple... Je me suis permis d'emprunter à la bibliothèque un petit volume — très intéressant d'ailleurs — sur les Beauval et leurs alliances... J'ai travaillé la question avant le dîner, j'ai pris quelques notes.

Jean fut bien forcé de rire.

— Ça, dit-il, tu peux dire que tu as réussi, si tu voulais plaire à maman. Elle buvait tes paroles.

— Oui, je crois qu'elle ne pense plus à m'expulser...

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Mais oui... Et je la comprends très bien, remarque. Elle trouve que je suis de trop dans le débat familial qui s'est ouvert. C'est tout ce qu'il y a de plus naturel. Seulement, moi, je me trouve à ma place partout.

— Allons, ça commence bien... Je te laisse dormir.

— Oh ! tu en verras d'autres... Tu verras des choses !...

Les deux jeunes gens se séparèrent sur cette merveilleuse promesse de Pierre.

Pendant ce temps, entre M. et Mme de Beauval, qui s'étaient retirés dans leurs appartement, la con-

versation revêtait la forme d'une litanie alternée en l'honneur de Pierre.

— Ce jeune homme est charmant.

— Au moins, il sait ce que c'est que la préhistoire...

— En somme, il est un peu notre cousin...

— Oui... Evidemment, cette erreur sur les mam-mouths était grave, mais avec un peu de travail...

— Quel dommage qu'il s'appelle Lantiac !

*

* *

A partir de ce dîner du dimanche où M. et Mme de Beauval, bien que pour des raisons différentes, et assez éloignées l'une de l'autre, s'étaient aperçus que Pierre Lantiac était un garçon charmant, l'atmosphère du château s'éclaircit considérablement.

Pierre multipliait les grâces auprès de ses hôtes, jouant un jeu que ni Jean ni Denise ne comprenaient pleinement, mais qu'ils acceptaient volontiers, et qui, parfois, les amusait beaucoup : cela contribuait à chasser les noires pensées de Denise, privée de la vue de celui qu'elle aimait.

Trois jours passèrent ainsi, occupés des mille distractions que l'on peut trouver à la campagne, et peu à peu, le spectre des audacieuses prétentions de Marc Labrousse à la main de sa fille paraissait s'éloigner de Mme de Beauval.

Il n'était plus question du tout pour elle de lui « voir les talons ». Elle estimait, de plus, que les théories que Pierre ne manquait jamais d'étaler sur le devoir des grandes familles de ne s'allier qu'entre elles, pouvaient être d'un excellent effet sur De-

nise ; elle déplorait seulement qu'une Chavigny ait commis la faute de s'allier à un Lantiac tout court. Mais le chagrin que le jeune homme paraissait éprouver de porter un nom roturier le lui rendait encore plus sympathique.

Pendant ces trois jours, ses rapports avec sa fille se modifièrent légèrement. Sa grande colère passée, elle en était venue à se demander si elle n'en obtiendrait pas plus de soumission par la douceur que par la violence. Elle ne fit plus aucune allusion à Marc Labrousse et comme Denise observait la même discrétion, les occasions d'explications vives ne se retrouvaient plus.

Et M. de Beauval éprouvait un immense soulagement à voir s'éloigner les nuages chargés de foudre qu'il avait cru voir crever sur sa tête.

Ce point acquis, et la paix semblant momentanément revenue au château de Beauval, Pierre envisagea de passer au deuxième acte de la petite comédie qu'il avait agencée.

Il se rendait fort bien compte que ce deuxième acte serait, et de beaucoup, le plus difficile à faire accepter par Jean de Beauval : il renonça cependant à l'avertir du coup plein d'audace qu'il préparait, car il voulait que les premières réactions de son camarade soient empreintes du plus grand naturel, et il ne le croyait pas assez bon comédien pour feindre une surprise qu'il n'eût pas éprouvée.

Il demanda à plusieurs reprises, ce matin-là, si le facteur n'était pas passé. Jean le plaisanta sur son impatience.

— Mais tu n'as pas reçu une seule lettre depuis ton arrivée...

— J'ai fait un rêve, cette nuit. J'ai rêvé d'un canard blanc. Ma vieille bonne m'a toujours affirmé que c'était signe de lettre.

Les absurdités auxquelles Pierre se laissait aller avec le plus grand sérieux étonnaient toujours Mme de Beauval lorsqu'il lui était donné d'y assister. Cela faisait, pour elle, partie de ce « genre artiste », qu'elle n'aimait pas du tout, mais pour lequel elle se sentait quelque indulgence lorsqu'il s'agissait du fils d'une dame « née Chavigny ».

Or, lorsque le facteur passa, aux environs de dix heures, il y avait une lettre pour Pierre.

— Tu vois, dit Pierre calmement à son ami... Le canard blanc ne trompe jamais.

Mme de Beauval en resta surprise.

Pierre ouvrit la lettre, en lut quelques lignes, et poussa une exclamation :

— Ah ! par exemple ! Comme c'est curieux !...

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Jean. Tu es élu à l'Académie ?

— Non... Ce ne serait pas curieux. C'est une lettre d'un de mes cousins... Bagnoles de l'Orne, c'est tout près d'ici ?

— Oh ! tout près, non.. Une soixantaine de kilomètres.

— Ce n'est pas grand'chose. C'est une lettre qu'on me fait suivre de Paris. Un de mes cousins fait une saison à Bagnoles, et il m'écrit qu'il s'y ennue comme un rat. J'irai le voir cet après-midi d'un coup d'auto.

— Excellente idée... Ça nous fera une promenade...

— Ah ! mon cher, je ne t'offre pas de t'em-mener... J'ai à lui parler d'un tas d'affaires de famille...

— Bon, ça va. Tu es un cachottier...

Mais Jean de Beauval comprit qu'il s'agissait d'une nouvelle manœuvre de Pierre, lorsque celui-ci, se tournant vers Mme de Beauval, lui dit :

— C'est un Chavigny... Hervé de Chavigny, un charmant garçon. Il est attaché d'ambassade. Il revient de Pologne, je crois...

Il donna encore quelques détails sur son cousin, en faisant un personnage doué de toutes les qualités et de tous les charmes. Son hôtesse l'écoutait avec intérêt.

La pauvre femme eût été bien surprise si elle avait pu lire la lettre par laquelle le « cousin » de Pierre lui annonçait qu'il faisait une saison à Bagnoles-de-l'Orne. Plus heureux qu'elle, nous pouvons y jeter un coup d'œil.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma vieille branche,

« Que t'arrive-t-il ? Ta lettre m'a affolé, et à peine l'avais-je reçue que j'ai bondi dans mon vieux tacot, et me suis précipité vers Bagnoles. Je me demandais où je passerais mes vacances, et tu m'as sorti d'embarras. Mais, entre nous, tu aurais pu mieux choisir : je suis là depuis dix minutes, et j'ai déjà bâillé trois fois. Je me soumets aveuglément à tes ordres, et je t'envoie cette lettre de Paris, bien que tu sois à quelques kilomètres de moi. Mais accours m'expliquer tout ça. Je suis curieux comme une belette de savoir ce qui t'arrive. J'ai comme une vague idée que tu vas te marier. Si je me trompe, je te paye à dîner pour me faire pardonner cette horrible supposition.

Au revoir, ma vieille branche, je te secoue bien cordialement les rameaux.

Hervé ROCHE.

P. S. — Viens l... Je meurs d'ennui.

H. R. »

Mais, grâce au ciel, Mme de Beauval ne soupçonna pas une seconde l'horrible vérité. Elle accueillit avec intérêt tous les renseignements que lui prodigua Pierre et dit, avec un sourire des plus aimables :

— Mais si M. de Chavigny s'ennuie tellement à Bagnoles, nous serons très heureux de le distraire en le recevant quelquefois. Je vous charge de le lui dire de ma part.

Pierre protesta avec confusion.

— Je n'en ferai rien, madame... Je suis déjà assez confus d'être arrivé ici dans de telles conditions. Je ne voudrais pas vous encombrer encore de mes cousins.

— Mais, c'est un peu le nôtre aussi, monsieur... Les Chavigny, les Vieuxville, les Beauval se sont alliés souvent.

— Vous êtes tout à fait aimable, madame, mais mon cousin est la discrétion même, et je doute fort...

— Eh bien ! je compte sur vous pour le persuader...

Jean avait assisté à cette scène en fronçant les sourcils. Il trouvait que Pierre exagérait.

Dès que sa mère se fût éloignée, il prit son ami par le bras et l'entraîna au dehors :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu n'as pas de cousin du tout ?

— Si, j'en ai un. Il est huissier à Carpentras...

— Ne fais pas l'imbécile. Je te parle sérieusement. Tu vas introduire un inconnu ici. C'est à cela que tu tends, je le devine bien.

— Quelle admirable pénétration. Oui, je vais introduire un « inconnu » ici. Mais, moi, je connais cet inconnu. C'est mon meilleur ami. J'ai plus confiance en lui qu'en moi... C'est te dire !

— Enfin, tu veux mettre la France entière au courant de nos affaires de famille ? Tu exagères, mon vieux, je t'assure que tu exagères...

— Chut ! dit Pierre mystérieusement. Le dénouement est en marche. Tu m'as promis de me laisser faire, tiens ta promesse. Moi, je tiendrai la mienne, et ta sœur épousera Marc Labrousse avec le consentement de Mme de Beauval... Peux-tu rêver un dénouement plus moral ?

Jean leva les bras au ciel.

— Tu as réponse à tout. Mais je me demande dans quelle sombre histoire tu nous entraînes...

— Tu n'as encore rien vu, dit Pierre, absolument rien...

— C'est rassurant !

— Allons, ne fais pas cette tête. Si tu es sage, la prochaine fois que j'irai à Bagnoles, je t'emmènerai avec moi.

Ce fut pendant le déjeuner que Denise apprit que Pierre allait voir un de ses cousins à Bagnoles. Elle lui jeta un coup d'œil ironique qui amusa le jeune homme. Il sentait que Denise avait pleinement confiance en lui, et ce sentiment contribuait beaucoup à lui donner l'audace nécessaire à l'exécution de ses plans compliqués.

CHAPITRE VII

HERVÉ DE CHAVIGNY

Pierre partit, comme il l'avait annoncé, aussitôt après le déjeuner. Mme de Beauval lui avait répété avec insistance qu'elle serait très heureuse de recevoir son cousin à Beauval, et Pierre, avec toutes

les grimaces nécessaires, avait joué la comédie de celui qui se laisse convaincre.

« Ce n'est pas romancier, que tu aurais dû être, lui chuchota Jean au moment du départ, c'est comédien...

— Tu n'as encore rien vu ! répondit Pierre.

Et il partit.

Il pensa, un moment, à faire un détour par chez Marc Labrousse pour mettre le jeune homme à peu près au courant de ce qui se passait à Beauval. Mais, comme, tous les matins, il entendait retentir les trois coups de klaxon de la Bugatti bleue, il pensa que le vieux chêne contribuait à une correspondance très active, et que Marc devait savoir à peu près tout ce qu'il lui importait de savoir.

Et puis il lui tardait fort de rejoindre Hervé Roche à Bagnoles de l'Orne. Et, parfois, il souriait tout seul à l'idée de l'étonnement profond qu'aurait son ami en apprenant le service étrange qu'il allait lui demander.

Il ne mit guère plus d'une heure pour parcourir les soixante kilomètres qui séparaient le château de Beauval de Bagnoles de l'Orne, et il fit son entrée dans la coquette station balnéaire aux environs de trois heures. Il n'eut pas de peine à trouver l'hôtel du Parc, où son ami s'était établi, et la première personne qu'il aperçut fut Hervé Roche lui-même, errant mélancoliquement dans le jardin de l'hôtel.

La vue de la belle Cord bleue avait fait accourir le personnel de l'hôtel. D'un mot, Pierre fit se figer le sourire universel de bienvenue qui l'accueillait, en disant qu'il venait seulement rendre visite à un ami.

Hervé avait déjà bondi dans la voiture :

« Ce n'est pas trop tôt ! dit-il. Allez, filons... Emmène-moi, n'importe où mais loin d'ici... »

— On dirait vraiment que tu t'ennuies, dit Pierre en riant.

— Mais je crève d'ennui ! Il n'y a personne, dans leur hôtel... Et je n'ose pas le quitter, parce que je pense toujours que tu vas arriver... Et alors, qu'est-ce qu'il y a ?

— Pas d'impatience, dit Pierre. Laisse-moi trouver un coin tranquille...

Il avait pris une petite route, et conduisait lentement, à la recherche d'un coin ombragé qui permît une halte tranquille. Il ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait, et, quelques instants plus tard, les deux amis, en bras de chemise, la pipe au bec, étaient étendus sur l'herbe grasse, à l'ombre d'un hêtre épais.

« Alors, dit Hervé, tu te décides ?... Avoue... Tu vas te marier... »

— Tu n'y es pas du tout, dit Pierre en hochant la tête, c'est beaucoup plus grave... Je vais te fiancer... »

Bien que couché sur le ventre, Hervé parvint à faire un bond d'une hauteur appréciable.

« Tu dis ?... »

— Je dis que je vais te fiancer, avant quinze jours, à mademoiselle Denise de Beauval, l'une des plus charmantes jeunes filles que j'aie encore rencontrées.

— Eh bien, épouse là !

— Je ne peux pas... Je m'appelle Lantiac. Mais toi, tu l'appelles Hervé de Chavigny.

Hervé regarda son ami avec une stupeur effrayée.

« Dis donc, dit-il doucement, tu n'as pas un peu chaud, ici ? Le soleil tape dur... »

Ayant suffisamment, à son gré, intrigué son ami,

Pierre Lantiac lui fit alors un récit circonstancié des événements que nous connaissons. Hervé l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre une seule fois. Au fur et à mesure que le récit se déroulait, son visage s'épanouissait. Lorsque Pierre en fut arrivé à la fin, il n'eut qu'à regarder son ami pour savoir que celui-ci ferait exactement ce qu'il voudrait, et se prêterait avec joie à jouer son rôle dans la comédie organisée.

« Tu es un type prodigieux ! s'écria-t-il avec enthousiasme. Mais c'est énorme !... Jamais je n'aurais trouvé une chose pareille... »

Pierre souriait avec modestie

« Oui... Ce n'est pas mal... Je suis assez satisfait de moi... Et puis c'est tellement fort, comme plaisanterie, que tout le monde marchera jusqu'à la fin... »

Les deux amis eurent un accès de gaieté qui leur rappela les meilleures heures de leur temps de collègue.

« Tout de même, dit Hervé, il n'y a pas à dire : on ne sera jamais sérieux... C'est ridicule, de tout prendre à la blague comme ça... »

— Bah ! Les gens prennent en général tout au tragique : ça compense... »

Mais la figure d'Hervé se rembrunit soudain :

« Dis donc, tu n'as pas pensé à tout... »

— Tu m'étonnes...

— Et si je devenais amoureux pour de bon de Mlle de Beauval ? »

Pierre prit une figure consternée pour répondre :

« Alors je ne répondrais plus de rien... »

Mais ces sombres perspectives ne retinrent pas longtemps leur attention, Pierre mit Hervé au courant de toutes les caractéristiques de sa nouvelle personnalité. Il ne fit quelques réserves que sur le choix

des fonctions d'attaché d'ambassade que lui avait assignées Pierre.

« Ça, c'est tout à fait idiot, dit-il avec franchise. Tu sais bien que de ma vie je n'ai quitté la France... J'ai les voyages en horreur, et aucun respect pour les ambassadeurs...

— Aucune importance. J'ai dit que tu revenais de Pologne. Déniche un bouquin sur la Pologne, ou un vulgaire Larousse et bûche la question... Ça t'aidera à tuer le temps... Maintenant, voici une petite note sur les familles de Chavigny et de Vieuxville... Potache, instruis-toi... Tu as le temps. Il ne faut pas aller trop vite... Dans trois ou quatre jours, cédant aux instances de Mme de Beauval, je viendrai te chercher pour passer une journée là-bas... A ce moment-là, agis en conséquence.

— Mais Mlle de Beauval est avertie ? dit Hervé avec inquiétude. Je ne tiens pas du tout à passer pour un imbécile...

— Bah !... Je t'ai dit comment tout cela finira ? Tu passeras pour bien autre chose qu'un imbécile.

— Un escroc, ça m'est égal, dit Hervé, je sais bien que je n'en suis pas un. Tandis qu'un imbécile, c'est désagréable... On ne sait jamais...

Les deux jeunes gens se quittèrent aux environs de six heures, et Hervé se précipita dans l'hôtel, à la recherche d'un Larousse qui lui permit d'acquiescer en quelques heures la science de la Pologne.

Et Pierre, pendant ce temps, roulait à fond de train vers Beauval, le cœur tout rempli d'allégresse qui le possédait chaque fois qu'il parvenait à mystifier quelques-uns de ses contemporains.

« Eh bien, dit Mme de Beauval en l'accueillant, vous avez passé une bonne journée ?

— Excellente, madame. J'ai eu un peu honte de

vous abandonner ainsi, mais les liens de famille, pour moi, vous savez...

— Mais c'est tout à fait naturel... Et j'espère que vous avez dit à votre cousin avec quel plaisir nous le recevrons ?...

— Mais oui, Madame... Il en a été très touché, mais, comme je le pensais, il craint vraiment d'abuser...

— Mon Dieu ! que d'histoires pour une chose aussi simple !... Tenez, demain, je veux que vous alliez le chercher... Jean vous accompagnera, et je suis sûr qu'il saura le décider...

— Ecoutez, madame, demain ce serait peut-être un peu tôt, mais après-demain, si vous voulez bien. Vous insistez si aimablement... »

« Il faut pourtant bien, songeait Pierre pendant cet échange de courtoisie, que le pauvre diable ait le temps de visiter la Pologne et d'y explorer la famille de Chavigny... »



Le surlendemain donc, Pierre, escorté de Jean de Beauval, reprit le chemin de Bagnoles-de-l'Orne.

— Je te préviens, dit Jean, que si la tête de ton camarade ne me revient pas, je ne le ramène pas à la maison... Que cela te plaise ou non, cette histoire devient infernale...

— Mais non, elle est délicieuse... Quant à la tête d'Hervé, tu serais bien le premier à qui elle ne reviendrait pas, comme tu dis si vulgairement. C'est un garçon qui a du charme...

— Nous verrons, nous verrons...

— Et tu n'as encore rien vu !... conclut Pierre.

qui savait quels frissons d'inquiétude cette petite phrase faisait passer dans le dos de Jean.

Il faut bien croire que la tête d'Hervé était « revenue » à Jean, car, une heure plus tard, les trois jeunes gens, attablés autour d'un Porto, devisaient fort gaiement.

— Je vous assure, disait Hervé Roche à Jean de Beauval, que je ne voulais rien savoir pour jouer ce rôle... Cela me semblait... peu délicat. Il a fallu pour me décider toute l'éloquence que vous connaissez à Pierre.

— Oh ! je la connais, dit Jean. Avec lui, tout devient simple et normal. Il excelle à faire perdre aux gens la notion de la réalité...

— Et, continuait Hervé avec une hypocrisie qui faisait l'admiration de Pierre, si maintenant encore vous étiez d'avis de ne pas aller plus loin, je le comprendrais parfaitement. Ce rôle m'est désagréable. Je ne fais cela que pour vous obliger, et à cause de la gravité du cas...

Ces dispositions plaisaient beaucoup à Jean.

— Tu vois, disait-il à Pierre, ton ami se rend compte de la gravité du jeu que tu nous fais jouer, et dont j'avoue que je ne vois pas bien comment il nous rapproche du but. Enfin, cela, c'est ton affaire. Mais toi, tu prends toujours tout à la blague...

— C'est ce que je lui dis souvent, soupira Hervé.

A midi juste, la Cord stoppait devant le perron de Beauval. Pierre avait laissé le volant à Jean pendant tout le retour, et, assis dans le fond de la voiture avec Hervé, il lui faisait passer un rapide examen :

- Quelle est la capitale de la Pologne ?
- Varsovie, 1.070.000 habitants.
- Villes principales ?

— Cracovie, Posen, Thorn.

— En quelle année trouve-t-on pour la première fois le nom des Chavigny dans l'Histoire ?

— En 1356. Luc de Chavigny accompagna Jean II, dit le Bon, dans sa captivité en Angleterre.

— Bien... ça peut aller, on verra bien.

Mme de Beauval fit au cousin de son hôte un accueil charmant, si charmant qu'Hervé se sentit mal à l'aise. Il s'attendait à trouver une sorte de momie engainée dans ses prétentions, et il trouvait une femme aimable et bonne, qui l'accueillait avec une bonne grâce parfaite. Aussi ne put-il s'empêcher de rougir jusqu'aux oreilles lorsqu'il entendit Pierre présenter, avec un beau sang-froid :

— Mon cousin Hervé de Chavigny...

Mais cette première minute désagréable fut surpassée en désagrément lorsque Denise entra dans le salon. Elle eut, en le saluant, un petit sourire de complicité ironique, qui faillit enlever tous ses moyens à l'infortuné Hervé.

« Pour ceux qui savent, pensait-il, je dois avoir l'air d'un imbécile. Et la seule qui ne sache pas est charmante... Dans quelle sinistre aventure cet animal de Pierre m'a-t-il embarqué !... Il n'en fait jamais d'autres.

Il se ressaisit pourtant peu à peu, et Mme de Beauval put mettre sur le compte d'une certaine timidité le trouble qu'elle avait vu flotter sur son visage.

Après quelques propos assez vagues sur la température, sur l'ennui qu'on éprouve dans les villes d'eaux, lorsqu'on n'y connaît personne, sur les charmes de la Normandie comparés à ceux des autres provinces de France, Mme de Beauval s'écria :

— Quelle carrière agréable que la vôtre, mon-

sieur ! Cela doit être si agréable, de voyager, de connaître tant de pays...

— Certes, madame ! C'est évidemment ce qu'il peut y avoir au monde de plus agréable, répondit Hervé avec enthousiasme (alors que l'idée seule de franchir les frontières de son pays lui donnait le cafard...)

— Et puis, c'est un milieu tellement intéressant, que celui des Ambassades !

— Oh ! passionnant ! dit Hervé (alors que, pour désigner un vieil imbécile, il disait généralement : « une sorte d'ambassadeur... »)

L'entrée de M. de Beauval interrompit un moment cette conversation, au grand soulagement de Pierre, qui avait bien du mal à garder son sérieux.

Mais, tout de suite, la situation parut s'aggraver pour Hervé. M. de Beauval, en effet, après les salutations d'usage, soupira :

— Ah ! la Carrière... Cela m'aurait tenté, autrefois, si des études plus sérieuses... Mais j'ai beaucoup d'amis, dans la Carrière... Vous devez en connaître plusieurs... Attendez. Connaissez-vous...

Hervé se sentait fort mal à l'aise.

— Ah ! Les noms m'échappent, maintenant, dit M. de Beauval. Cela ne fait rien... Ils me reviendront tout à l'heure.

Hervé respira.

On passa à table.

Pierre et Hervé faisaient tous les efforts pour maintenir la conversation sur des sujets généraux et peu compromettants. Mais on eût dit que Mme de Beauval prenait plaisir à tout ramener à Hervé « de Chavigny »...

Comme on parlait un peu de la politique :

— Et que dit-on de tout ça en Pologne ? demanda-t-elle. Que pense la Pologne de la France ?

— Mais elle l'aime, madame... Au fond, elle l'aime beaucoup...

— Il me semblait avoir lu...

— Oh ! si l'on devait croire tout ce qui est imprimé ! Il faut en prendre et en laisser, madame, en laisser beaucoup.

— Ce doit être un très beau pays, la Pologne ?

— C'est grand, madame, c'est très grand. Beaucoup plus qu'on ne le croit généralement... Ça a 388.328 kilomètres carrés, à peu près...

— Vraiment ? Comme c'est intéressant...

Jean, qui s'apercevait bien du supplice qu'endurait le faux attaché d'ambassade, s'en réjouissait intérieurement. Il n'avait, au fond, admis que très difficilement la comédie que voulait jouer Pierre, et il était loin d'être fâché d'en voir les acteurs passer quelques mauvais quarts d'heure.

Hervé était à côté de Denise. Il était très ennuyé qu'elle sût qu'il mentait : il lui semblait qu'il aurait eu l'esprit beaucoup plus libre si elle n'avait pas été au courant de l'histoire. Mais, à chaque mot qu'elle disait, il lui semblait trouver une intention ironique, qui le mettait très mal à l'aise.

On se leva enfin de table, et Hervé crut qu'il allait pouvoir souffler... Mais il n'en fut rien. Tout en prenant le café au salon, Mme de Beauval l'entreprit sur ses liens de famille, et ce fut l'un des plus mauvais moments qu'il passa. Sa mémoire, moins fidèle que celle de Pierre, lui fit commettre plusieurs bévues assez considérables.

— Je vois, dit Mme de Beauval, que vous attachez moins d'importance à tout cela que votre cousin...

Pierre lui jeta un regard mécontent.

— Depuis mon bachot, pensait Hervé, je n'ai pas eu de si mauvais moments...

Il en avait la sueur au front.

Jean finit par le prendre en pitié, et proposa d'aller au tennis, ce qui fut accepté avec enthousiasme, cette atmosphère de mensonge commençant à peser singulièrement à tous ceux qui en étaient complices.

Une fois dehors, les quatre jeunes gens demeurèrent un moment silencieux. Hervé n'osait pas relever le front : en ce moment, il en voulut vraiment à Pierre de l'avoir mis dans une situation aussi absurde.

Mais Pierre éclata bientôt d'un rire plein de gaieté.

— Quelles têtes vous faites ! s'écria-t-il. On dirait que vous venez de faire un mauvais coup...

— Je voudrais bien t'y voir ! dit Hervé, furieux. Monsieur, ajouta-t-il, en se tournant vers Jean, je vous fais toutes mes excuses. Je vous avoue qu'au début l'idée de Pierre me semblait amusante, mais, maintenant que je connais Mme de Beauval, je commence à la trouver odieuse.

— J'avoue que c'est un peu mon avis, dit Jean.

— Parfait, dit Pierre, que ces critiques incessantes commençaient à lasser. Il n'y a plus qu'à tout interrompre. Je partirai ce soir de Beauval avec Hervé, et les choses iront comme elles pourront...

— Vous ne ferez pas cela ? dit Denise, d'une voix suppliante. Vous n'allez pas me laisser. Vous aviez promis...

— Je ne veux pas désobliger Jean davantage.

— Oh ! Jean, dit Denise, s'adressant à son frère, qu'est-ce que tout cela peut te faire ?... Si M. Lantiac a une idée, qu'est-ce que c'est qu'un peu de comédie, à côté de mon mariage avec Marc ?

Elle rougit brusquement, honteuse des mots que

son anxiété lui avait arrachés. Mais cette supplication naïve toucha les cœurs d'Hervé et de Jean.

— Ecoutez, dit Jean, puisque vous avez commencé, le mieux est de terminer... Mais faites vite, je vous en prie. Cela me gêne d'être le complice de ces histoires...

— Puisque tu deviens raisonnable, dit Pierre, je vais te faire l'honneur de te dévoiler le prochain acte de ce que tu dois appeler en ton for intérieur ma sombre machination... Il faut que ta mère envisage un mariage entre ta sœur et Hervé...

Cette fois, ce fut au tour de Denise de marquer sa réprobation. Elle rougit de nouveau, ouvrit la bouche, puis eut peur de blesser Hervé, et se tut... Mais Pierre s'attendait à cette réaction.

— Comme vous manquez tous de simplicité ! s'écria-t-il. Vous voilà gênés, déconcertés, parce que j'ai prononcé ce mot de mariage. Eh bien, quoi, nous jouons la comédie, ou nous ne la jouons pas ?

— Oh ! nous la jouons, dit Jean...

— Eh bien, alors, jouons-la jusqu'au bout... Je disais, reprit-il fermement, qu'il faut que Mme de Beauval envisage la possibilité de ce mariage... Et il faut que vous, mademoiselle, vous n'y ayez pas l'air résolument hostile... Je ne vous demande pas l'impossible.. Je vous demande simplement de ne pas prononcer un « non » catégorique, le jour où votre mère vous en dira un mot. Est-ce que cela vous sera impossible ? Si vous ne pouvez pas faire cela, je ne peux plus me mêler de rien...

Cette menace, dont Pierre jouait avec habileté, eut le même effet que la première fois qu'il l'avait formulée.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit docilement Denise.

— C'est parfait. Il faut donc que vous ne vous

étonniez pas si, dans les jours qui vont suivre, Hervé est très gentil avec vous... D'abord, ça lui est naturel d'être gentil, n'est-ce pas, Hervé ?

Hervé ne répondit pas. La situation lui paraissait devenir de plus en plus gênante. Mais Pierre était impitoyable : l'air gêné, intimidé, de son ami le réjouit au plus haut point.

— Continue, dit-il, c'est parfait ; tu as exactement l'air d'un amoureux transi...

— Allons, dit Jean, pour couper court au sentiment de gêne que Pierre semblait prendre plaisir à créer, tout est réglé, parlons d'autre chose... Vous jouez au tennis, monsieur... de Chavigny ?

Jusqu'au soir, les quatre jeunes gens jouèrent, causèrent. Peu à peu, une détente se faisait dans leurs esprits, et la camaraderie aidant, la situation ne parut plus tellement gênante à Denise ni à Hervé. C'était ce que voulait Pierre.

Mme de Beauval insista beaucoup pour garder Hervé à dîner. Mais, sur les recommandations discrètes de Pierre, celui-ci déclina cette invitation, prétextant d'un rendez-vous à Bagnoles.

— Je ne te raccompagne pas, dit Pierre. Tu n'as qu'à prendre ma voiture ; tu me la ramèneras dimanche, puisque Mme de Beauval t'a invité au pique-nique...

Le faux attaché d'ambassade prit congé de tout le monde, et s'en fut, pilotant la Cord.

— Votre cousin est absolument charmant, dit Mme de Beauval. Je regrette sincèrement qu'il n'ait pu dîner avec nous...

— Il le regrette assurément, lui-même, Madame, car il m'a dit combien il a été touché de votre accueil.

Cela fut le début d'une conversation d'une heure, dont les mérites d'Hervé de Chavigny furent le

thème. Denise avait envie de rire, ce qui lui donnait l'air gêné, et Mme de Beauval jeta à plusieurs reprises sur sa fille de singuliers regards...

CHAPITRE VIII

LE PIQUE-NIQUE

Le pique-nique auquel Pierre avait fait allusion, et auquel avait été invité Hervé, avait été projeté depuis longtemps déjà entre les Beauval et la plupart des châtelains et propriétaires des environs.

Marc Labrousse devait, naturellement, y prendre part, et le chagrin qu'il avait eu à l'idée de ne pas voir Denise pendant de longs jours s'était trouvé adouci par l'espérance de ce dimanche passé en compagnie de la jeune fille.

Aussi fut-il fort désappointé lorsque, le samedi matin, il trouva dans le vieux chêne qui servait à sa correspondance avec la jeune fille, une lettre de celle-ci, lui disant que sa présence au pique-nique était jugée inutile par Pierre Lantiac, et que, dans leur intérêt à eux deux, elle le priait de s'abstenir.

Son premier mouvement fut la colère la plus vive. Après tout, de quoi se mêlait ce garçon ? Est-ce qu'il n'était pas assez grand pour savoir ce qu'il avait à faire ? etc., etc.

Puis il se calma, à la réflexion. Puisque Denise l'en priait, elle devait avoir de bonnes raisons ; et il éprouvait une certaine douceur à se soumettre docilement à celle qu'il aimait.

Rentré chez lui, il fit part à sa sœur de ce que lui demandait Denise. Celle-ci fit un peu la moue, en se voyant privée d'un plaisir attendu depuis longtemps. Et Marc fut frappé d'une inspiration subite :

— Après tout, dit-il, Denise ne parle que de moi. Il n'y a aucune raison pour que tu sois privée, toi aussi, de ce pique-nique... Je t'y conduirai, et il y aura bien quelqu'un pour te ramener.

— Que tu es gentil ! dit Michèle.

Marc accepta l'éloge sans sourciller, alors que les principaux mobiles de sa conduite étaient d'égoïsme pur : d'abord, il espérait bien, en accompagnant Michèle au lieu du rendez-vous, apercevoir Denise, et échanger peut-être quelques mots avec elle ; ensuite, il n'était pas fâché d'avoir en Michèle une observatrice de la journée, qui lui en ferait un récit fidèle.

Et il s'estimait très heureux que son intérêt personnel coïncidât avec les devoirs de l'amitié fraternelle.

*
* * *

Le lieu du rendez-vous était une clairière de la forêt de Senonces, que tout le monde connaissait bien, parce qu'elle servait chaque année à une manifestation de ce genre. Ce pique-nique annuel était une occasion de rencontre entre des gens que leurs occupations ou leurs plaisirs empêchaient de se voir le reste de l'été : aussi étaient-ils très nombreux .et, lorsque les voitures de M. de Beauval et de Pierre Lantiac arrivèrent dans la clairière, il y avait déjà quatre ou cinq automobiles et une vingtaine de personnes en train de se congratuler.

L'œil perçant de Mme de Beauval remarqua tout de suite, bien qu'elle fût à demi-dissimulée derrière un buisson, la petite Bugatti de Marc Labrousse :

— Ce garçon manque de tact à un point étrange ! se dit-elle. Et elle délibéra en elle-même, déjà gonflée de colère, si elle n'allait pas le « remettre à sa place » séance tenante.

Denise aussi avait vu la voiture, et elle se sentit peinée que Marc lui ait ainsi désobéi. Elle le vit, assez loin, en train de parler à Mme Larchant, la principale organisatrice du pique-nique.

Tandis que Mme de Beauval circulait de groupe en groupe, présentant Pierre et Hervé, « qu'elle avait pris la liberté d'amener » (« Mais vous avez très bien fait, répondait-on, plus on est de fous ! », Denise vit venir vers elle Michèle Labrousse.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent amicalement.

— Marc est là, se hâta de dire Michèle, mais il repart à l'instant. Il est juste venu m'accompagner... Il est en train de s'excuser auprès de Mme Larchant... Oh ! que cette vieille bique me déplaît !...

Par une inconséquence vraiment féminine, Denise en voulut aussitôt à Marc de lui obéir si aveuglément.

Le jeune homme, cependant, tout en s'excusant et en prenant congé, manœuvrait pour se rapprocher de Denise, et la jeune fille, de son côté, travaillait à faciliter sa manœuvre, inquiète seulement des réactions de Mme de Beauval, au cas où celle-ci s'apercevrait d'un échange de paroles.

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres l'un de l'autre, et sur le point de pouvoir s'aborder le plus naturellement du monde, lorsque Denise vit avec irritation Pierre Lantiac, se mêlant, une fois

de plus, de ce qui ne le regardait pas, s'approcher de Marc, lui parler en souriant, et le prenant par le bras, le reconduire jusqu'à sa voiture.

Marc n'était pas moins furieux qu'elle, naturellement, mais il ne put échanger avec Denise qu'un regard désespéré, au moment où il mit sa voiture en marche.

Pierre lui adressa, de la main, un salut guilleret, et revint vers Denise.

— Ne m'en veuillez pas, dit-il. Je vous assure que j'agis pour votre bien. J'ai mis, dans la réussite de cette affaire, une véritable vanité d'auteur, la plus terrible de toutes, et je ne veux pas que la plus légère imprudence risque de la compromettre.

Il lui parlait si gentiment que Denise sentit fondre sa rancune.

— Oh ! j'ai confiance, dit-elle, mais dépêchez-vous...

Mme de Beauval avait appris avec beaucoup de soulagement que Marc ne devait pas rester, et avait, du coin de l'œil, assisté à son départ discret.

Loin de Mme de Beauval et de Denise, Hervé, plein d'audace, jouait à merveille son rôle d'attaché d'ambassade. Au milieu de ces inconnus, il n'avait aucune gêne à répandre des trésors d'inventions plus ou moins baroques, toutes acceptées comme parole d'évangile, et qui donnaient à ceux qui l'entendaient la plus haute opinion de ses mérites, de son avenir et de ses relations.

Pierre, passant près de lui, l'entendit dire avec grand sérieux à un vieux monsieur qui l'écoutait attentivement :

— Le président Herriot me l'a dit bien souvent...

Et lorsqu'il repassa, il surprit :

— Je sais cela de la bouche même du général Weygand...

Mme de Beauval se promenait au milieu de ceux qu'elle voulait bien appeler « ses relations », avec toute la dignité souriante d'un seigneur qui daigne se mêler aux amusements de ses vassaux. Et elle était heureuse d'apprendre, au hasard des bribes de conversations qui lui parvenaient, que la présence de ce jeune et charmant attaché d'ambassade promettait d'être l'un des clous de ce pique-nique.

Prise d'une soudaine inquiétude, elle fit signe à son fils qu'elle avait à lui parler. Jean accourut.

— Tu feras attention à ta sœur, lui dit-elle. Je ne veux pas qu'elle promène ici une figure d'enterrement. Tu sais comment sont les gens. Ils feraient mille suppositions. Je crains que ce ridicule Marc Labrousse n'ait fait part de ses projets burlesques à quelques personnes, et on ne manquera pas de voir comment la sœur réagira à son absence...

— Oh ! Ne vous inquiétez pas, dit Jean, dûment stylé par Pierre. Depuis l'autre jour, je ne reconnais plus Denise. On dirait qu'elle a tout à fait pris son parti de ne plus revoir Marc. Regardez-la...

Et il montra Denise, entourée de Pierre et d'Hervé, et qui riait de bon cœur.

— C'est parfait, dit Mme de Beauval, avec un mystérieux sourire de satisfaction. Cette petite est intelligente...

Et elle reprit, le cœur rasséréné, sa promenade seigneuriale de groupe en groupe.

Il fut décidé qu'on laisserait les voitures dans la clairière, et qu'on gagnerait à pied les ruines d'une antique abbaye, distantes de quinze cents mètres à deux kilomètres, et où aurait lieu le pique-nique.

On partit donc en caravane, après avoir déchargé les voitures des provisions qu'elles contenaient. Jeunes gens et jeunes filles marchaient en tête, suivis par les personnes âgées. Peu à peu, la libre allure

des parties de campagne se substituait à la contrainte un peu guindée qui avait régné au début de la réunion.

Denise, sagement conseillée par Pierre, faisait preuve d'une gaieté et d'une liberté d'esprit qui satisfaisaient sa mère. Elle marchait dans un groupe formé d'Hervé, de Pierre, de Jean, et de quelques autres jeunes gens. Mme de Beauval vit avec satisfaction que Michèle Labrousse ne faisait pas partie de ce groupe. (Elle aurait sans doute été moins satisfaite si elle avait su pour quelles raisons Pierre avait jugé bon de conseiller à Denise et à Michèle de ne pas se parler de la journée.)

Dès qu'on eut atteint l'emplacement de l'abbaye, dont il ne restait plus que quelques pans noircis par l'incendie et la vieillesse, le déballage des provisions commença, et le repas s'organisa au milieu des rires et des cris.

Mme de Beauval, fort satisfaite de la tournure que prenaient les choses, ne dédaigna pas de s'y mêler.

— Ce jeune de Chavigny est charmant, lui dit Mme Larchant. Est-il chez vous pour quelque temps ?

— Il n'est pas à Beauval. Il habite Bagnoles. C'est le cousin de l'ami de mon fils, et nous le recevons avec beaucoup de plaisir.

— Il a fait sur mon mari la meilleure impression...

Si l'on pense qu'il y avait, à cette réunion, une dizaine de mères de famille, chaperonnant quatorze jeunes filles en âge de convoler en justes noces, on comprendra aisément que la présence d'Hervé de Chavigny, célibataire, attaché d'ambassade, porteur d'un beau nom et possesseur d'une belle fortune, revêtait une exceptionnelle importance. Le jeune

homme recueillit, en cette journée, plus de sourires enchanteurs qu'Hervé Roche, employé d'assurance à deux mille francs par mois, n'en avait recueilli au cours de ses vingt-cinq années d'existence.

Cette situation, du reste, ne semblait pas lui déplaire le moins du monde, et il se prodiguait en amabilités et politesses dont on lui savait un gré extrême.

Mais, visiblement, ses attentions se concentraient sur Denise de Beauval. Il ne la quitta guère de la journée : la constante présence de Jean de Beauval et de Pierre Lantiac enleva à cette assiduité tout caractère trop marqué, mais elle n'échappa pas aux yeux observateurs des mères de famille, qui en conçurent quelque jalousie.

On entendit un peu partout, après le repas, des dialogues de ce genre entre mère et fille :

— Lucie, poudre ton nez... il brille...

— Mais, maman, qu'est-ce que ça fait ?

— Tout a son importance...

Ou bien :

— Clotilde, pourquoi n'es-tu jamais avec Denise de Beauval ?

— Mais je m'amuse très bien...

— Il ne faut pas toujours penser à s'amuser, ma pauvre petite.

Ou encore :

— Odette, demande donc à M. de Chavigny s'il veut venir danser chez nous, dimanche prochain.

— Je n'oserai pas, maman. Fais-le toi-même...

— Mais non. Ça te fera une occasion de lui parler...

Dialogues desquels il ressort clairement que les mères ont plus envie de marier leurs filles que les filles n'ont envie d'être mariées.

Cependant, Mme de Beauval voyait, sans déplaisir aucun, les attentions dont Denise était l'objet de la part d'Hervé. Elle considérait les deux jeunes gens d'un œil attendri, et chercha M. de Beauval pour lui faire part de ses impressions.

Le pauvre homme, arraché pour une journée à ses chères études, par l'implacable volonté de sa femme, faisait assez triste figure au milieu de tous ces gens qui ne cherchaient qu'à s'amuser, et n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était un terrain éocène.

Sa femme le découvrit derrière un pan de murs, les mains croisées sur la poitrine, étendu tout de son long, et dormant d'un si paisible sommeil, qu'elle se fit scrupule de l'éveiller.

Force lui fut de se rabattre sur son fils, pour lui communiquer ses impressions. Elle le rejoignit, réussit à le prendre un peu à part, et lui dit :

— Tu ne trouves pas que M. de Chavigny est très empressé auprès de ta sœur ?

— Oh ! Pas spécialement, dit Jean d'un air contraint. Il est aimable avec tout le monde... C'est dans son caractère...

— Tu n'es pas observateur, mon pauvre ami. Je t'assure que depuis ce matin il ne l'a pas quittée d'une semelle. Tu n'as qu'à voir la tête que fait Mme Larchant en tournant autour de lui... Pense qu'elle a deux filles à marier, la pauvre femme... et que l'ainée commence à monter en graine...

— Vous voyez peut-être un peu loin, ma chère maman...

— Oh ! Je ne vois aucun mal à ce que ce garçon soit gentil avec Denise... Et je t'avoue que s'il pouvait un peu la distraire de son Marc Labrousse, j'en serais bien aise...

— Vous croyez qu'elle pense encore à Marc ? demanda hypocritement Jean.

— Ce matin, je t'aurais dit oui... Maintenant, je ne sais plus... Ah ! le cœur des jeunes filles est une chose bien étrange... Mais va, rejoins-les.

Jean s'éloigna, à la fois amusé et furieux : furieux de voir sa mère tomber si aisément dans le premier piège que lui tendait Pierre, amusé aussi de voir avec quelle exaltitude les faits répondaient à ce qu'attendait celui-ci.

— Je ne sais pas, songeait-il, si le cœur des jeunes filles est si insondable que cela, mais il me semble que Pierre s'entend à sonder le cœur de cette pauvre maman...

Des jeux s'organisaient, au hasard : ces jeunes gens et ces jeunes filles semblaient retrouver leur douze ans : on en vit qui jouaient à cache-cache. D'autres aux barres. Et des messieurs fort graves, décorés de la Légion d'Honneur, ne se firent aucun scrupule de se mêler à ces jeux, — au moins jusqu'à ce que leurs rhumatismes leur rappellent un peu brutalement qu'ils avaient passé l'âge des exercices violents.

Hervé, avec un peu d'affectation, — ainsi que l'exigeait Pierre, — s'arrangeait toujours pour être dans le camp de Denise. Et il avait pour elle une foule d'attentions et de galanteries qui commençaient à ennuyer leurs camarades, et à donner quelque énervement aux mères de famille.

— Ils ne se quittent pas, disait Mme Larchant. Cela devient ridicule... Et il paraît que c'est seulement la deuxième fois qu'ils se voient... Je ne savais pas que cette petite Denise était si coquette...

Et elle en voulait à sa fille de s'amuser avec toute l'insouciance d'une enfant, au lieu de se livrer aux manœuvres subtiles qui lui eussent per-

mis d'attirer l'attention de ce phénix : Hervé de Chavigny.

A vrai dire, il se passait quelque chose d'étrange, et dont personne, pas même le si perspicace Pierre, ne s'apercevait.

Hervé de Chavigny avait reçu le coup de foudre...

Il était bel et bien amoureux — chose étrange et nouvelle pour lui ; et amoureux non pas de celle auquel il était forcé de paraître s'intéresser si fort, mais, par un de ces coups du sort qui semblent les jeux d'une imagination diabolique, de celle-là même que les inexorables décrets de Pierre écartaient de Denise, donc de lui : de Michèle Labrousse.

Il n'avait guère échangé plus de dix paroles avec elle depuis le début de ce mémorable pique-nique : mais il lui fallait faire à chaque instant un effort pour quitter des yeux celle qui l'avait charmé rien qu'en apparaissant. Il lui semblait que le moindre des gestes de Michèle était empreint d'une grâce souveraine, inimitable. Elle portait une robe d'un bleu de ciel et il lui semblait que le bleu était la plus charmante couleur qui soit ; elle avait des cheveux blonds, épais, roulés en torsades autour de sa tête : et il lui semblait que c'étaient les cheveux et la coiffure dont il avait toujours rêvé... Et ainsi du reste.

Lorsque Michèle riait en parlant avec un jeune homme, il souffrait ; et, si elle paraissait sérieuse, il souffrait encore, se disant qu'elle devait penser à quelqu'un dont il se sentait déjà jaloux...

Il ne savait pas que Michèle, par les soins de Pierre, connaissait sa véritable personnalité, et il était torturé à la pensée qu'en mentant aux autres, il lui mentait à elle aussi, et il n'eut d'ailleurs pas

été moins torturé s'il avait appris qu'elle savait qu'il s'appelait Hervé Roche, parce qu'il n'eût pas manqué de penser qu'elle s'était, de loin, payé sa tête tout l'après-midi (En quoi il eût été assez près de la vérité...)

Les heures passaient, et Hervé devenait morose, voyant à chaque instant diminuer les chances qu'il pouvait avoir de charmer celle qui l'avait à ce point troublé. Il s'assombrissait, devenait sérieux, et Pierre se félicitait de ce changement d'allure, qui correspondait à ses désirs : il ne doutait pas que Mme de Beauval ne s'en aperçût comme lui, et elle ne devait pas manquer d'y voir la marque du sérieux du sentiment qu'il était censé éprouver pour Denise. Aussi adressait-il à son camarade des petits clins d'yeux approbateurs, qui mettaient au comble la fureur impuissante de celui-ci.

Tout le monde s'amusaît de si bon cœur, qu'il fut décidé qu'on dînerait sur place, avec le reste des provisions.

Le visage d'Hervé s'épanouit à la nouvelle de cette prolongation. Il y vit le moyen de mieux faire connaissance avec Michèle Labrousse. Il avait, pensait-il, un excellent moyen de commencer une conversation un peu sérieuse, et qui ne s'éternisât pas dans les banalités d'usage.

— Je vais tout lui dire... Je vais lui avouer quelle comédie je joue... Comme c'est pour le bien de son frère, elle ne pourra pas m'en vouloir. Et en même temps, si je lui dis que je veux bien bourrer le crâne à quarante personnes, mais pas à elle, elle comprendra sûrement que je m'intéresse à elle, tout particulièrement... Et puis, les jeunes filles comprennent ça tout de suite.

Dès lors, il ne travailla plus qu'à obtenir de

Pierre l'autorisation de quitter Denise. (« Ça devient ridicule, disait-il avec chaleur. Plus personne ne me sourit ni ne m'invite »), et de choisir une autre voisine pour le dîner.

— Une autre voisine ? dit Pierre, et laquelle ?

— Oh ! je ne sais pas, n'importe qui, répondit Hervé en rougissant légèrement. Tiens, par exemple cette jeune fille en bleu...

— Parfait ! ricana Pierre. Tu as le sens de la gaffe. C'est la sœur de ce Marc Labrousse, à qui je m'intéresse...

— Mais, après tout, je m'en fiche ! dit Hervé en se révoltant. Je suis bien libre de causer avec qui je veux. Toutes tes histoires commencent à m'em-bêter...

— Quelle est cette rébellion ? dit Pierre, se refusant à prendre au sérieux ce mouvement d'indépendance. Tu as passé ta journée à flirter avec la plus délicieuse jeune fille de Normandie, et tu te plains ? Allez, vous n'êtes qu'un ingrat ! Rejoins-la tout de suite... Elle est seule. Et souris, s'il te plaît.

— Bon, dit Hervé, j'obéis... Mais je tiens à te faire remarquer que ce n'est pas mademoiselle de Beauval qui est la plus jolie...

— Tais-toi !

— Ni la plus gracieuse...

— Tais-toi donc !

— Ni la mieux habillée, ni la mieux coiffée, ni la plus charmante.

Pierre s'en fut, pour ne pas entendre la fin de ces litanies.

Et Hervé dîna entre Pierre et Denise, à qui, vraiment, il ne savait plus quoi dire...

Le jour tombait, l'on commençait à parler du départ, et Hervé n'avait pas trouvé le moyen d'a-

dresser la parole à Michèle. Il en souffrait d'autant que la jeune fille, lui semblait-il, l'avait regardé avec amusement et sympathie.

— Je deviens fat comme un attaché d'ambassade, songeait-il avec mélancolie. Voilà ce que c'est que de faire l'idiot avec cette insistance... »

Denise avait rejoint sa mère, et il se trouvait seul, pour la première fois de la journée, las de tous les bavardages faits et entendus, et rêvant à Michèle, lorsqu'une voix rieuse se fit entendre derrière lui :

— Vous vous êtes bien amusé, monsieur Roche ?

Il se retourna, épouvanté à l'idée que quelqu'un connaissait sa véritable personnalité : en un éclair, il vit le scandale immédiat, sa fuite et celle de Pierre...

Et il se trouva face à face avec Michèle Labrousse.

— Quoi ?... Pardon ! Mais...

Il balbutiait, rougissait, avait un aspect si comique, que Michèle éclata de rire.

— Vous savez ? dit Hervé.

— Mais naturellement, je sais. Et je vous remercie de la peine que vous prenez pour mon frère, que vous ne connaissez même pas.. Il faudra que vous fassiez sa connaissance, qu'il vous remercie lui-même.

Le ciel parut s'entr'ouvrir pour Hervé...

— Oh ! que je suis heureux ! dit-il. Je ne savais pas que vous saviez... Et... je vais vous dire ça très vite, parce que je n'ai pas beaucoup de temps. Il faut que je rentre en scène... J'étais furieux d'être obligé de vous mentir... à vous., spécialement à vous... Voilà !

— Voilà ! jeta Michèle en souriant.

Elle trouvait ce garçon infiniment sympathique.

Et elle le lui dit, avec une franchise entière, aidée peut-être en cela par les deux verres de champagne qui avaient terminé pour elle le pique-nique.

— Eh bien ! moi aussi, dit-elle, je vais vous parler très vite. J'étais furieuse que toutes ces histoires m'aient empêchée de causer avec vous aujourd'hui, et j'étais un peu nanteuse que ce soit à cause de mon frère que vous ayez ainsi joué la comédie... Ça m'amusait, mais ça m'ennuyait aussi...

Elle lui tendit la main.

— Je me sauve... Si Mme de Beauval me voyait avec vous, vous baisseriez beaucoup dans son estime.. Au revoir, monsieur l'attaché d'ambassade...

Elle s'enfuit, légère et riieuse, laissant Hervé plongé dans les plus délicats ravissements.

Il en fut arraché — un peu brutalement — par Pierre.

— Eh bien ! dit celui-ci en surgissant, qu'est-ce que tu fiches là ? Tu es devenu complètement abruti ? On s'en va...

Hervé se sentait si heureux qu'il accepta sans protestation la façon cavalière dont Pierre l'abordait.

— C'est pas tout ça, dit-il, mais comment vais-je rentrer ce soir à Bagnoles ?

— Madame de Beauval vient de m'en parler... Elle t'offre une chambre au château... Et tu passeras la journée de demain avec nous...

— Parfait.

On rejoignit la clairière où l'on avait laissé les voitures et la dislocation s'opéra. Hervé monta avec Denise dans la Cord que pilotait Pierre, tandis que M. et Mme de Beauval prenaient leur voiture, que conduisait Jean. On rentra doucement, la nuit était superbe, et tout le monde trouvait de l'agrément à une lente promenade sous les étoiles.

— J'espère, monsieur, que vous ne vous êtes pas trop ennuyé ? demanda Denise. A quoi Hervé protesta avec politesse.

Profitant de ce qu'ils se trouvaient loin de toute oreille indiscrete, Pierre, tout en conduisant, donna ses dernières instructions à ses amis.

— Il faut, dit-il, que la journée de demain soit un jour décisif. Au fond, vous avez tous assez de cette histoire : il n'y a plus que moi qu'elle amuse. Je ferai donc le sacrifice de quelques astuces qui me plaisaient, et je hâterai le dénouement. Hervé regagnera Bagnoles demain soir ; je l'y raccompagnerai. Il faut seulement que, dans l'après-midi, vous fassiez ensemble une promenade autour de Beauval. C'est tout... Ensuite, c'est moi qui agirai.

Ce fut sur cette espérance donnée que s'acheva la journée du pique-nique.

CHAPITRE IX

PÉRIPÉTIES

Dès le retour de Michèle, et malgré l'heure tardive, Marc fit subir à sa sœur un interrogatoire des plus serrés sur la façon dont s'était déroulée cette journée de pique-nique de laquelle la volonté de Pierre l'avait si cruellement exclu.

Michèle se fit un malin plaisir de semer l'inquiétude dans son cœur, en lui parlant de cet Hervé de Chavigny qui, sous l'œil complaisant de madame de Beauval, n'avait pour ainsi dire pas quitté Denise de la journée.

Marc avait beau penser qu'il ne s'agissait que d'une ruse de Pierre Lantiac, la pensée de cette assi-



duité lui était souverainement désagréable : d'autant plus que Michèle, prenant l'air candide, insistait sur le plaisir que Denise avait visiblement pris à la compagnie du jeune « attaché d'ambassade ».

— Tout cela est stupide ! bougonna Marc. Je me demande quel jeu peut jouer ce Pierre Lantiac... Je me demande si j'ai bien fait de me confier ainsi à lui. Après tout, je ne le connais pas.

Michèle n'eut pas le courage de poursuivre plus longtemps ce jeu cruel :

— Allons, dit-elle, je vais tout te dire. Cet Hervé, qui est un ami de Pierre Lantiac, m'a parlé pendant cinq minutes. Il m'a dit que cette journée avait été pour lui une véritable corvée... Et il a ajouté des choses trop aimables pour moi pour que je les répète.

— S'il trouve une corvée le fait de passer une après-midi avec Denise, c'est un imbécile et un pauvre type, dit aigrement Marc.

— Alors, je ne sais plus que te dire, dit Michèle.

Et elle laissa son frère en proie aux sombres démons qui peuplent le cœur des amoureux contrariés.



Le lendemain, à Beauval, tout se déroula selon le scénario minutieusement élaboré par Pierre Lantiac.

Hervé parut songeur toute la matinée et fut silencieux pendant le repas. Il n'avait d'yeux que pour Denise, qui semblait recevoir sans déplaisir les marques d'intérêt qu'il lui prodiguait.

Jean de Beauval, tout en continuant à trouver

cette comédie un peu déplacée, finissait par s'en amuser, bien que se demandant avec curiosité à quoi Pierre voulait en venir.

Vers le milieu de l'après-midi, eut lieu la promenade exigée par le metteur en scène de cette affaire. Ostensiblement, Denise et Hervé prirent lentement le chemin du parc, et, marchant côte à côte, se perdirent bientôt sous les frondaisons épaisses.

Pierre et Jean étaient on ne sait où.

Mme de Beauval qui vit s'éloigner ainsi sa fille et Hervé, en conçut tous les espoirs que peut concevoir une mère qui tient à changer le cours des pensées de sa fille, et à l'empêcher de faire ce qu'elle appelait « un sot mariage ».

Elle se hâta de monter chez son mari.

Le pauvre homme, l'entendant approcher, frémit comme quelques jours auparavant, se demandant avec anxiété quel nouveau drame allait jeter le trouble dans Beauval, au moment même où il se réjouissait d'y voir la paix revenue.

Mais, à son grand soulagement, ce ne furent point des paroles irritées qui accompagnèrent l'apparition de sa femme. Bien au contraire, madame de Beauval était souriante, comme elle savait l'être lorsque les choses cédaient devant elle.

— Mon ami, dit-elle, je crois que nous n'avons plus rien à craindre des manœuvres de ce petit intrigant de Marc Labrousse...

— Vous m'en voyez bien aise, chère amie.

— Que pensez-vous du jeune Hervé de Chavi-gny ?

— Mais, je le trouve charmant, naturellement...

— Je suis heureuse d'être d'accord avec vous. Ne serait-ce pas un gendre qui vous plairait ?

M. de Beauval sursauta :

— Un gendre ?... Comme vous y allez !... Nous le connaissons depuis trois jours à peine.

— Mais nous connaissons sa famille, dit avec autorité Mme de Beauval C'est le principal...

— Je ne dis pas, ma bonne amie, je ne dis pas. Mais encore faudrait-il que ce garçon ait l'intention de... Et que Denise elle-même...

— Vous ne voyez jamais ce qui crève les yeux. Ce garçon a purement et simplement reçu le coup de foudre... Hier, il n'a pas quitté Denise de toute la journée. Et pendant le déjeuner, il n'a eu d'attentions que pour elle... Et en ce moment même, ils se promènent sentimentalement dans le parc... Tout cela n'est-il pas assez clair ?

— Tout cela me paraît bien rapide. Il faudrait attendre...

— Attendre qu'Hervé de Chavigny épouse une Polonaise, sans doute, ou une Chinoise ? interrompit Mme de Beauval, avec un peu d'impatience. Au reste, je vous demande seulement un avis de principe : ce mariage ne vous déplairait pas ?

— Mais nullement, chère amie, nullement...

— C'est tout ce que je voulais savoir.

Ayant dit, Mme de Beauval se retira avec sa coutumière majesté. Etant redescendue, elle rencontra Jean.

— Sais-tu où est ta sœur ? demanda-t-elle.

— Non... Il y a un moment que je ne l'ai pas vue.

— Elle est dans le parc avec M. de Chavigny.

Mme de Beauval annonça la chose sur un ton si plein de mystère et de lourdes promesses que Jean ne put s'empêcher de sourire.

— Oh ! Tu peux sourire, lui dit sa mère. Tu es comme ton père. Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez...

Trois quarts d'heure plus tard, Denise et Hervé firent leur réapparition. Tout le monde feignit de n'avoir pas remarqué leur absence. Hervé semblait sombre et préoccupé.

A la prière que lui fit Mme de Beauval de rester dîner avec eux, il répondit par un refus poli, prétextant la nécessité où il était de se trouver ce soir à Bagnoles.

— Je vais t'y conduire, dit Pierre. Et je passerai sans doute la soirée là-bas avec toi...

Il avertit Mme de Beauval qu'il ne reviendrait au château que le lendemain matin, et alla sortir sa voiture, tandis qu'Hervé prenait congé de ses hôtes d'un jour.

— J'espère, monsieur, que nous aurons le plaisir de vous revoir avant que vous quittiez la Normandie, dit Mme de Beauval, avec un sourire enchanteur.

— Vous êtes tout à fait aimable, madame... Sans doute... Je ne sais pas... Peut-être...

Il balbutiait étrangement, et son trouble, dont elle croyait bien comprendre la cause, était loin de déplaire à Mme de Beauval.

Lorsqu'il serra la main de Denise, ce trouble parut s'accroître considérablement, et Denise sut amener sur son visage une légère rougeur, qui n'échappa point à l'œil perspicace de sa mère.

L'automobile partit, saluée de derniers gestes d'amitié.

— Qu'est-ce que t'a dit monsieur de Chavigny, cet après-midi ? demanda aussitôt Mme de Beauval à sa fille.

— Mais, rien de spécial, maman...

— De quoi avez-vous donc parlé, en vous promenant ?

— Oh ! de tout... de son métier, surtout. Il avait l'air d'être intimidé.

Mme de Beauval sourit d'un air entendu, baisa sa fille sur le front et rentra au château, souriante, et le cœur plein des plus agréables illusions... Cet Hervé de Chavigny lui semblait vraiment le parti le plus digne de sa fille que pût offrir le pays... Paris même, à son gré, n'offrait pas de gendre possible mieux assorti que ne lui paraissait ce charmant attaché d'ambassade.

Cependant, lorsque les arbres du parc du château eurent disparu à l'horizon, Hervé ne put retenir un grand soupir de soulagement.

— Décidément, dit Pierre, tu n'es pas fait pour le métier que je t'impose... Tu soupirez comme si tu sortais du Purgatoire.

— De l'enfer, mon vieux, de l'enfer... Je n'en pouvais plus... Mais où vas-tu ? C'est à droite, pour Bagnoles.

— Laisse-moi faire... Je sais où je vais.

— Oh ! Fiche-moi la paix, avec tes airs mystérieux, s'écria Hervé. Je ne suis plus Hervé de Chavigny... Je suis Hervé Roche, et j'en ai par-dessus la tête de t'obéir...

Prenant plaisir à énerver son camarade, Pierre ne répondit rien et s'enfonça dans un silence énigmatique.

Bientôt, la voiture stoppa devant une maison d'élégante apparence, qu'Hervé ne connaissait pas.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il.

— Descends. Tu vas le savoir....

Hervé obéit, mais, déjà, une porte venait de s'ouvrir, et Hervé reconnut avec émotion Michèle Labrousse vêtue de la même robe que la veille, et qui descendait vers lui en souriant.

— Bonjour, monsieur de Chavigny.

— Je vous en supplie ! dit Hervé, en serrant la main qu'elle tendait, ne vous moquez pas de moi... Je m'appelle Hervé Roche.

— Eh bien ! bonjour, Hervé tout court.

Ce petit mouvement d'audace plut extrêmement à Hervé. Pierre s'informa si Marc était là.

— Il doit être dans sa chambre, dit Michèle. Depuis ce matin, il tourne là-dedans comme un ours en cage. Je vais le chercher.

Elle disparut, rentrant dans la maison.

— Alors, ça te déplaît d'être venu ici ? demanda Pierre.

Hervé sourit sans répondre.

Marc apparut bientôt, suivi de Michèle. Il avait l'air presque aussi rébarbatif que la première fois où Pierre l'avait vu, à cheval sur le petit mur du parc.

— Bonjour, dit Pierre. Je vous présente mon camarade, Hervé Roche, qui vous a rendu un fameux service...

Marc tendit la main, bougonna quelques mots de bienvenue assez vague, et dévisagea Hervé avec une intention bien arrêtée d'insolence. Pierre remarqua cette expression et ne put s'empêcher de rire.

— Cristi ! dit-il. Que c'est difficile de rendre service aux gens malgré eux. Allons, monsieur Labrousse, avouez que vous voilà furieux parce que mon camarade s'est beaucoup occupé de mademoiselle de Beauval dans la journée d'hier...

Michèle se mit à rire à son tour :

— Pardonnez-lui, dit-elle. Je me suis amusée à le taquiner avec cette histoire, hier soir, et monsieur a mal pris la chose... Monsieur a un caractère épouvantable, cette pauvre Denise ne s'en doute pas...

— Tu as fini de dire des bêtises ?

Cependant, cette explication avait rompu la glace. Marc se dérida, avoua de bonne grâce qu'il avait été stupide, et s'informa du motif qui poussait Pierre à lui rendre visite.

— Écoutez-moi, dit celui-ci. J'estime que vous et Hervé avez besoin de vous détendre un peu les nerfs, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous offre de venir passer la soirée à Bagnoles... Nous causerons là-bas, et cela vous distraira, et je serais très heureux si mademoiselle Labrousse voulait nous faire le plaisir de venir avec nous...

Michèle rougit de plaisir à cette invitation, et Hervé la trouva plus délicieuse que jamais.

— Avec plaisir, dit-elle. Mais il faut que je m'habille...

— Mais non... Venez comme vous êtes, dit Hervé.

Michèle lutta un moment contre sa coquetterie, puis céda.

— Je vais prévenir maman, dit-elle, et j'arrive...

Demeurés seuls, les trois jeunes gens causèrent sans gêne aucune. L'extravagance des événements qui les avaient fait se connaître leur paraissait soudain la chose la plus naturelle du monde.

Michèle reparut bientôt, toujours vêtue de cette robe bleue pour laquelle Hervé éprouvait tant de sympathie.

Marc monta dans sa Bugatti, les trois autres dans la Cord, et les deux voitures prirent séance tenante le chemin de Bagnoles. Tout le long du trajet, aucun d'eux ne fit allusion aux événements auxquels ils étaient mêlés. On eut dit que c'était un sujet sur lequel ils avaient tacitement décidé de faire momentanément silence.

Michèle était toute à la joie de cette partie orga-

nisée d'une façon si impromptue, et Hervé, enfin libéré de la contrainte qu'avait fait peser sur lui l'obligation de jouer un rôle, se montrait amusant et plein d'amabilité.

Ils arrivèrent à l'hôtel d'Hervé à peu près à l'heure du dîner. De rares clients occupaient les tables de la vaste salle à manger.

— Mais c'est mortellement ennuyeux, par ici, dit Pierre.

— Mon vieux, c'est toi qui m'as choisi cet hôtel... Et c'est là que tu me fais vivre...

— Allons, ne grogne pas. Il y a bien un Casino ? Allons nous y restaurer. Ce sera peut-être plus gai.

Le casino, en effet, présentait plus d'animation. Les quatre amis y firent un dîner fort estimable, et rien ne scelle l'amitié comme un bon repas pris en commun, pourvu que les vins soient convenables. Or, ils l'étaient.

Comme ils se levaient de table, l'orchestre de la salle de danse se fit entendre, et Hervé entraîna aussitôt Michèle vers l'endroit d'où s'échappaient ces accords harmonieux.

— Maintenant que les enfants sont partis, dit Pierre en riant, nous allons pouvoir parler de choses sérieuses...

Il rapprocha sa chaise de celle de Marc, pour que nulle oreille indiscreète ne pût entendre les étranges propos qu'il allait tenir, et commença en ces termes :

— Maintenant que vous connaissez un peu mon ami Hervé, je pense que vous avez confiance en lui, que vous le tenez pour un garçon sérieux et digne d'estime...

— J'ai beaucoup de sympathie pour lui, acquiesça Marc.

— En ce cas, je puis vous dire, sans autre pré-

ambule, que je rentre demain matin à Beauval, et que la première chose que j'y ferai sera de demander à M. de Beauval, pour le compte de mon cousin Hervé de Chavigny, la main de sa fille Denise...

Bien qu'il s'attendît à quelque chose de ce genre, Marc, en entendant ces paroles, ne put retenir une assez laide grimace.

— Bon... N'y aurait-il pas moyen de trouver autre chose ? demanda-t-il.

— Absolument pas moyen. C'est là qu'est le nœud même de l'intrigue. Toute l'affaire va tourner autour de cette demande en mariage.

— Soit. S'il n'y a pas moyen de faire autrement. Et vous pensez que Madame de Beauval va accepter comme ça, tout de suite ?

— Oh ! je ne pense pas qu'elle va sauter au cou d'Hervé. Mais je suis absolument sûr que ce mariage serait l'un de ses plus chers désirs...

— Etrange femme !

— Nous philosopherons plus tard. J'arrive au rôle que vous aurez à jouer. Nous laisserons les choses aller d'abord assez loin, pas jusqu'à des fiançailles officielles, naturellement, mais, assez loin pour que quelques rumeurs circulent vaguement dans le pays... des rumeurs, bien entendu, que, le moment venu, il sera facile de démentir et de traiter de billevesées... Vous me suivez ?

— Allez !... allez !

— Lorsque je jugerai le moment opportun, vous paraîtrez à Beauval avec la mine du justicier. Vous révélez à Mme de Beauval l'imposture effroyable dont elle était sur le point d'être victime. Vous aurez ainsi le rôle le plus avantageux qui soit. Hervé et moi, nous disparaîtrons... couverts de honte... qualifiés d'escrocs, de qui sait quoi encore. Et ce

sera à vous de profiter à ce moment de la brillante position que vous aurez conquise auprès de Mme de Beauval. Si vous êtes, ce que je suis très porté à croire, un garçon énergique et capable d'initiative, je pense qu'à ce moment Mme de Beauval sera docile comme une petite fille prise en faute...

Marc avait écouté avec une stupeur mêlée d'admiration et de scepticisme l'exposé du plan né dans la fertile imagination du jeune romancier. Il demeura un instant silencieux, cherchant à formuler les nombreuses objections qui se pressaient à son cerveau. Mais Pierre ne lui en laissa pas le temps.

— Je sens, reprit-il, tout ce qu'on peut dire contre ce petit scénario... Mais, à mon modeste avis, il comporte juste la part d'ingéniosité et la part de simplicité qui sont les marques même du génie. Le critiquer serait me blesser mortellement.

— Je ne veux certes pas vous blesser mortellement, dit Marc, après tout ce que vous avez fait pour moi, mais...

— Je ne veux rien entendre, dit Pierre en se bouchant les oreilles. C'est la discussion qui retarde ou empêche la réalisation de toutes les grandes choses. Là-dessus, allons danser.

Complètement abasourdi, Marc suivit Pierre docilement.

La salle de danse était fort encombrée, mais ils eurent vite aperçu Michèle et Hervé, qui dansaient.

La danse finie, les quatre amis se réunirent, et formèrent vite l'une des plus joyeuses bandes qui hantèrent ce soir-là le casino de Bagnoles. Michèle était une passionnée de la danse, et dansait fort bien. Hervé n'était pas moins passionné qu'elle de cet art, mais dansait fort mal... Et sa maladresse

était l'objet de plaisanteries amicales de la part de Michèle, qui ne voulut cependant danser qu'une fois avec Pierre, sous le prétexte qu'Hervé lui avait retenu toutes ses danses de la soirée.

Il était près de minuit lorsque Marc et Michèle Labrousse se séparèrent de leurs amis, pour reprendre le chemin de leur demeure. Pierre et Hervé ne s'attardèrent pas au Casino, et regagnèrent aussitôt l'hôtel où Pierre avait pris une chambre pour la nuit.

Hervé était silencieux, rêveur. Pierre lui en fit la remarque avec amusement :

— Ici, dit-il, tu peux te laisser aller. Tu n'es plus à Beauval, et tu n'es plus l'attaché d'ambassade amoureux...

Alors Hervé prononça ces paroles, effrayantes pour Pierre :

— Demain matin, je retourne à Beauval, et je raconte tout, moi-même, à Mme de Beauval...

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Il me prend que je suis amoureux, amoureux de Michèle Labrousse, que je veux l'épouser, et que je ne tiens plus du tout à passer pour un escroc... Voilà...

— Tu es complètement fou.

— Possible...

Aucun argument ne put détacher Hervé de la farouche résolution qu'il avait prise, et Pierre dut regagner sa chambre, la mort dans l'âme, se demandant si, au moment où il allait atteindre le but qu'il s'était fixé, les fantaisies d'Hervé n'allaient pas tout remettre en question.

CHAPITRE X

AU CŒUR DE L'INTRIGUE

Pierre s'éveilla à l'aube. Il sourit en s'étirant, parce qu'il pensait à l'agréable journée de comédie qui l'attendait, puis il changea brusquement de visage lorsque lui revinrent les paroles prononcées la veille par Hervé.

Tout en traitant dans son cœur son ami d'animal et de bête brute, il se leva en hâte et quitta sa chambre. Il s'assura, en collant impudemment son œil à la serrure de la chambre de son camarade que celui-ci dormait toujours, et gagna en hâte le garage. S'il partait sans avertir Hervé, peut-être que celui-ci, se voyant devancé, renoncerait à son funeste projet de dire la vérité à Mme de Beauval.

Il prit sa voiture et s'élança sur la route de Beauval, après s'être assuré d'un dernier regard que les volets de la chambre d'Hervé étaient toujours clos.

Mais il n'avait pas fait dix kilomètres qu'il fut assailli par une terrible pensée. Hervé avait, lui aussi une voiture : c'était une Simca, achetée d'occasion après qu'elle eût affronté un autobus, et réparée par ce qu'il appelait lui-même des « moyens d'infortune ». Or, connaissant l'obstination d'Hervé à accomplir ce qu'il avait une fois projeté, Pierre ne mit pas en doute qu'il ne débarquât dans ce galant équipage à Beauval. Et il imaginait avec désespoir l'effet produit par l'arrivée du brillant attaché d'ambassade au volant de cette voiture mal ficelée.

Pierre ralentit, s'arrêta...

— J'aurais dû l'étrangler dans son lit avant de partir... Ou l'endormir à l'aide d'un puissant narcotique...

Mais ces moyens romanesques n'apportaient aucune solution pratique à l'angoissant problème qui se posait à lui : comment réduire cet abruti à l'impuissance ? Le mieux était sans doute de ne pas le perdre de vue...

Dans cette intention, Pierre fit demi-tour, et reprit la direction de Bagnoles. Il ne se hâtait pas, pensant trouver Hervé encore au lit, et il ruminait les arguments par lesquels il pourrait le décider à se tenir tranquille.

Mais, à mi-chemin à peu près, il vit soudain déboucher d'un tournant, devant lui, la bizarre voiture d'Hervé. A l'allure de 45 kilomètres à l'heure, Hervé fonçait vers Beauval. Les deux voitures se croisèrent avant que Pierre, surpris, pût freiner. Mais Hervé l'avait reconnu, et la Simca, par un effort de sa fragile musculature de tôle, s'éleva au cinquante à l'heure.

Pour la seconde fois, Pierre fit demi-tour.

Il lui fallut un peu plus de trois minutes, temps de la manœuvre comprise, pour rejoindre le fuyard.

Parvenu à sa hauteur, il lui cria :

— Arrête-toi, ou je te pousse dans le fossé...

— J'aime mieux la mort que le mensonge ! répondit Hervé avec beaucoup de noblesse.

— Ne fais pas l'idiot !...

La Simca bondit encore, approcha le soixante. Pierre se maintint à sa hauteur.

— Je te dis d'arrêter !... Une fois !...

— Jamais !

— Deux fois !...

— Jamais !

— Trois fois l...

— Ja...

Il se produisit alors quelque chose d'étrange...

On entendit un miaulement, puis un gémissement, puis un crachotement... La Simca se mit à tousser, à se gratter les bielles. Et puis, l'on n'entendit plus rien, et la Simca s'arrêta.

Pierre, emporté par son élan, l'avait dépassée d'une vingtaine de mètres lorsqu'il put s'arrêter. Il revint en marche arrière. Il trouva Hervé, immobile, à son volant, supportant avec calme et dignité l'adversité que le ciel lui envoyait.

— Alors, tu te rends ? dit Pierre.

— Je cède aux circonstances, dit Hervé. Mais le ciel m'est témoin que j'aurai fait tout ce que j'aurai pu pour...

— Pour m'embêter, ça, je suis témoin aussi... Descends de là... Tu mériterais que je te laisse sur ce bord de route...

Les deux amis s'approchèrent du capot de la Simca, le démontèrent. Hervé recula d'épouvante :

— Horrible mélange ! Qu'est-ce là ? Un moteur ?

— On dirait plutôt un étalage de foire aux puces, dit cruellement Pierre. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de laisser tout ça là... Pas de danger qu'on y touche...

— Tu ne pourrais pas me remorquer ?

— Je ne tiens pas du tout à ce qu'on me prenne pour un impresario de cirque... Tiens, aide-moi...

Ils poussèrent jusque dans le fossé, peu profond à cet endroit, la Simca, qui semblait se refuser définitivement à tout service ultérieur.

— Nous la reprendrons ce soir, rassure-toi, dit Pierre, qui voyait le regard chagrin qu'Hervé je-

tait sur son engin. En attendant, tu reconnais que tu es à ma merci...

— C'est évident...

— Tu n'as donc plus qu'à accepter mes conditions. Tu vas monter à mon côté, et je vais te conduire à proximité de chez les Labrousse. Lorsque sera venue une heure où tu puisses déceimment te présenter, tu te montreras, avec cette délicieuse écharpe bleu-ciel que Michèle Labrousse a oubliée dans ma voiture hier soir... Comme prétexte, ce n'est pas génial, mais ça vaut mieux que rien. Tu diras à Marc ce qu'il en est de sa conduite, et tu attendras là que je vienne te chercher... Ça ne doit pas te déplaire outre-mesure ?

— Evidemment, mais...

— Alors, embarque !

Lorsque les deux amis furent arrivés à un kilomètre environ de la demeure des Labrousse, Pierre fit descendre Hervé.

— Tiens, dit-il, il y a là un petit bois charmant, où tu seras très bien pour attendre onze heures du matin. Si tu t'ennuies un peu, ce sera ta punition. Et puis, tu as l'écharpe de la bien-aimée... Les chevaliers du Moyen-Age n'en demandaient pas plus..

Il reprit alors et définitivement cette fois-ci, le chemin de Beauval. Le château dormait encore et il dut attendre près d'une heure que les premiers volets s'entr'ouvrissent.

Lorsqu'il put s'introduire dans la maison, il monta immédiatement chez Jean qu'il tira du lit.

— Le dénouement approche à grands pas, dit-il. Dès que ta mère sera réveillée, dis-lui que j'ai à lui parler, que je sollicite une audience sur un sujet très important.

— Alors, tu es décidé à demander la main de Denise pour Hervé...

— Très décidé... Et puis, c'est trop tard pour reculer... Nous touchons au but.

Une heure plus tard, Pierre se trouvait en présence de Mme de Beauval, dans le même petit salon qui avait assisté à la lamentable mise en fuite de Marc Labrousse. Mais le visage souriant de la comtesse différait fort du visage contracté par la fureur qu'elle avait présenté aux regards de l'infortuné.

— Madame, dit Pierre, je vous avoue que je suis extrêmement gêné par la démarche que je dois faire auprès de vous... Je m'en suis chargé par affection pour Hervé, qui n'a guère plus que moi comme proche parent, mais maintenant je m'aperçois de tout ce que cette démarche a de... de peu protocolaire.

— Parlez, parlez, dit Mme de Beauval avec amabilité.

— Eh bien, madame, voilà... Je ne sais si vous avez remarqué jusqu'à quel point Hervé a été... touché par la grâce et le charme de Mlle de Beauval. En deux jours, j'ai été témoin du bouleversement qui s'était opéré en lui... Et hier soir, il m'a supplié de vous parler de ses sentiments... Il va repartir, dans peu de jours, pour un nouveau poste... De là, la hâte qu'il met à vous faire savoir, à vous dire...

— Je crois que je vous comprends, dit en souriant Mme de Beauval. Et croyez que je ne vous en veux pas du tout de vous être chargé de me parler pour M. de Chavigny.

— Me voilà bien soulagé, madame ! Il ne s'agirait naturellement pas d'une demande en mariage officielle... Il voudrait seulement savoir si, dans quelque temps une telle demande de sa part aurait

quelque chance d'être agréée de vous... et de mademoiselle de Beauval.

— Mon Dieu, monsieur, je ne puis naturellement pas préjuger des sentiments de ma fille... Mais j'accepte très volontiers de lui parler. Et, pour moi, je vous déclare dès maintenant que je ne vois rien que de très convenable dans la recherche dont elle est l'objet de la part de M. de Chavigny...

— Ah ! madame, quelle joie pour mon cousin ! Mais je ne veux lui donner aucune espérance, avant que vous ayez su à quoi vous en tenir en ce qui concerne Mlle de Beauval. Le pauvre garçon souffrirait trop d'une déception après l'espoir...

— Eh bien, monsieur, je vous promets que, dès aujourd'hui je parlerai à ma fille.

— Tout va très bien ! déclarait plus tard Pierre à Jean, après l'avoir mis exactement au courant de l'entretien qu'il avait eu avec sa mère. Ta mère est vraiment charmante, et je sais tout ce qu'on peut dire de ma conduite vis-à-vis d'elle... Mais, n'est-ce pas, il y a des cas où l'on est bien forcé de passer sur une certaine délicatesse de sentiments.

— Evidemment, dit Jean, mais, Seigneur ! qu'il me tarde que tout cela soit terminé !

Comme elle l'avait promis, Mme de Beauval parla le jour même à Denise. Elle s'attendait à une réaction violente de la part de sa fille, à des larmes, à un refus qui ne l'eût nullement découragée, mais qui l'eût irritée par le retard qu'il apportait à la réalisation de l'une de ses volontés. Au lieu de cela, Denise, après avoir marqué beaucoup de surprise, avoir beaucoup rougi, déclara que, puisqu'elle ne pouvait plus penser à épouser Marc Labrousse, elle consentait à accepter les hommages d'Hervé de Chavigny : elle posa cependant, comme condition à un « oui » définitif, de mieux connaî-

tre Hervé, de le voir souvent avant son départ.

Mme de Beauval était si heureuse de voir le tour que prenaient les événements, si habituée, d'autre part, à voir Denise plier devant elle, qu'elle ne songea pas un instant à trouver cette docilité étrange.

Elle fit tout de suite part à Pierre des résultats encourageants de sa conversation avec sa fille, et celui-ci demanda la permission de porter tout de suite la bonne nouvelle à Hervé.

— Et ramenez-le dîner, dit Mme de Beauval. Je pense que sa cure ne souffrira pas beaucoup s'il passe quelques jours à Beauval !

Pierre se rendit immédiatement chez les Labrousse.

Il y trouva Marc, Michèle et Hervé qui prenaient tranquillement le thé sous les arbres, à proximité du tennis. Michèle et Hervé semblaient fort bien s'entendre, et Marc avait pris vis-à-vis d'eux un air légèrement paternel qui prouvait que la sympathie qui unissait sa sœur à Hervé ne lui déplaisait pas particulièrement.

— Eh bien ! dit Pierre en arrivant, est-ce qu'Hervé a fait sa confession ? Est-ce qu'il vous a dit les criminels desseins qu'il nourrit depuis hier soir ?

— Mais oui, dit Michèle. Au fond, je trouve que ça l'honore, bien qu'il n'ait pas voulu nous dire ses raisons exactes.

Hervé devint rouge jusqu'aux oreilles, et Michèle sourit malicieusement.

— Je pense, dit-il, qu'il faut hâter les choses... Je ne me prêterai plus bien longtemps à cette comédie.

— Rassure-toi. Tout est en bonne voie... Quelle

est la femme la plus bavarde du pays ? reprit Pierre en s'adressant à Marc.

— Oh ! sans discussion possible, c'est Mme Larchant.

— Parfait... Alors, dès cet après-midi, vous allez faire une visite à Mme Larchant... sous le prétexte par exemple, de vous excuser, une fois de plus, de n'avoir pu prendre part au pique-nique qu'elle avait organisé. Et, au cours de votre visite, vous insinuerez, à mots couverts, naturellement, que le jeune et brillant attaché d'ambassade, Hervé de Chavigny, est venu s'installer à Beauval... et que cela indique qu'il y a quelque chose sous roche, etc., etc... Enfin, vous vous arrangerez pour qu'elle comprenne qu'Hervé a des vues sur Mlle de Beauval.

— C'est gai ! Et il faut que ce soit moi...

— Naturellement... Et faites vite. Ce soir. Hervé et moi irons à Beauval. Nous vous attendons ici, faites votre visite tout de suite et revenez...

Tout en soupirant devant l'étrangeté de la situation, Marc, subjugué une fois de plus par l'autorité de Pierre, prit sa voiture et se rendit chez Mme Larchant, laissant sa sœur et les deux jeunes gens en train de terminer le thé qu'il comptait prendre en toute tranquillité.

Il ne fut guère plus d'une heure absent.

— Le bon grain est semé ? interrogea Pierre.

— Oui, et en bonne terre. Je n'ai pas eu besoin de m'expliquer longuement pour qu'elle commence à frétiller. Je lui ai dit, bien entendu, que ce n'étaient que des conjectures de ma part... Nul doute qu'elle aille aux renseignements le plus tôt possible.

— C'est parfait. Il se peut qu'elle soit déjà en route pour Beauval. C'est délicieux de faire mar-

cher les gens comme ça, même les gens qu'on ne connaît pas.

Ils restèrent encore une heure à causer, de façon à ce que l'absence de Pierre justifiait un voyage aller et retour à Bagnoles.

— Nous ne nous reverrons plus, dit Pierre à Marc qu'en des circonstances bien tragiques... Venez demain après-midi, et regardez dans le vieux chêne que vous connaissez bien... Vous y trouverez mes dernières instructions... Vous savez, du reste, ce que vous avez à faire ?

— Sur le bout du doigt. J'ai fait au moins dix répétitions.

— Parfait... A bientôt...

Hervé prit à regret congé de Michèle non sans lui avoir fait promettre de venir le lendemain soir à Bagnoles avec son frère, pour fêter le succès escompté des sombres machinations de Pierre.

Au château, Mme de Beauval fit à Hervé un accueil presque touchant de gentillesse. Denise sut rougir à point et baisser les yeux. Hervé, horriblement gêné de ce personnage, prit sans effort l'allure un peu timide qui convenait en ces circonstances.

Le dîner et la soirée furent un enchantement : Mme de Beauval, voyant tout céder devant elle, et se réaliser son moindre désir, se laissait aller à son naturel, qui était aimable et bon.

Lorsqu'on se fût retiré, Pierre interrogea Jean, et apprit que Mme Larchant était en effet venue à Beauval assez tard dans l'après-midi : il avait assisté à la visite et put en donner un fidèle compte-rendu à son ami.

Mme Larchant avait, en effet, beaucoup parlé d'Hervé, et Mme de Beauval, avec des sourires pleins de retenue et de sous-entendus, avait laissé

supposer une foule de choses sur les raisons du séjour qu'il allait faire à Beauval. De telle sorte que, tout en se défendant beaucoup, elle avait bel et bien annoncé à la bavarde personne que de grands événements se préparaient.

Lorsqu'il sut que cette visite avait été machinée par Pierre, son admiration grandit pour l'astuce dont faisait preuve son camarade. Et Pierre le quitta, une fois encore, sur ces énigmatiques paroles :

— Et tu n'as encore rien vu, mon cher... Tu n'as encore rien vu du tout !..

CHAPITRE XI

DEUX DÉNOUEMENTS

La journée du lendemain ne répondit guère aux espérances d'apaisement définitif que la soirée avait fait naître au cœur de M. de Beauval.

A mesure que le dénouement approchait, Pierre ne pouvait se défendre d'un certain sentiment d'inquiétude, qu'il n'avait pas connu depuis que son cerveau ingénieux avait mis en branle le hardi mécanisme que nous avons vu jouer. D'autre part, Hervé avait le plus grand mal à feindre pour Denise, ne fût-ce que par des regards ou des soupirs, des sentiments qu'il éprouvait pour la seule Michèle. Enfin, Jean était repris de ses scrupules légitimes de fils respectueux, et il se demandait avec anxiété comment sa mère allait accepter le dernier acte de la comédie, fertile en coups de théâtre.

Tout cela fit qu'à l'aimable abandon de la veille au soir succéda à Beauval une atmosphère de gêne, de contrainte, que Mme de Beauval perçut fort bien, sans en pouvoir déceler l'origine.

La matinée se passa, se traîna assez pesamment.

Les complices n'osaient pas, même en dehors de la présence de Mme de Beauval, échanger de commentaires sur les événements qui allaient suivre. Pierre essayait de plaisanter, mais ses plaisanteries tombaient dans le vide.

Peu après le déjeuner, Pierre, perpétuellement aux aguets, entendit le ronflement de la Bugatti de Marc ; il entendit l'auto freiner et stopper le long du petit mur qu'il connaissait bien.

Mme de Beauval, entourée de la plupart des acteurs de cette comédie, achevait de prendre son café dans la salle à manger, lorsque Rose entra, et dit, d'une voix que l'émotion née de ce qu'elle annonçait rendait tremblante :

— Madame... Monsieur Marc Labrousse demande à voir Madame.

Mme de Beauval sursauta à ce nom :

— Marc Labrousse ! répéta-t-elle. Il ose ?... Allez lui dire que je ne peux pas le recevoir...

Rose disparut. Un grand silence s'était établi que personne ne s'avisa de troubler.

Rose reparut presque aussitôt :

— Madame, il ne veut pas s'en aller... Il m'a donné ce mot...

Et elle tendit à Mme de Beauval une carte, sur laquelle Marc avait griffonné ces mots au crayon :

« Madame, si j'insiste pour vous voir, c'est que j'ai à vous apprendre des choses de la plus haute importance. »

Ces mots intriguèrent fort Mme de Beauval. Elle voulut n'y voir, d'abord, qu'une nouvelle tentative de Marc pour reprendre les pourparlers qu'elle avait d'abord si violemment interrompus. Cependant, piquée par la curiosité et par une légère inquiétude, elle se leva.

— J'y vais, dit-elle.

Les quatre amis la regardèrent partir et attendirent, avec une angoisse croissante, ce qui allait suivre.

Mme de Beauval aborda Marc Labrousse avec un visage sévère et des sourcils froncés qui rappellèrent étrangement au pauvre garçon sa dernière visite à Beauval. Néanmoins, sachant quelle supériorité allaient lui donner sur cette femme les révélations qu'il apportait, il maîtrisa ses impressions, et sut conserver le visage plein de froideur qu'il avait adopté après de multiples essais devant sa glace.

— Monsieur, dit Mme de Beauval en entrant, je m'étonne de votre insistance... Je croyais que vous aviez compris.

— Madame, j'ai très bien compris ce que vous vouliez que je comprenne. Mais je vous ai parlé de révélations à vous faire, et c'est pour vous faire des révélations que je suis ici...

— En ce cas, parlez, je vous écoute...

Et Mme de Beauval s'assit, en désignant d'un geste sec un fauteuil à son interlocuteur.

— Madame, je ne sais si vous vous souvenez que je suis venu à Beauval le lendemain même du jour où vous m'aviez si rudement signifié que je n'avais plus rien à y faire...

— Je me souviens, monsieur. Et ce manque de tact m'a surpris...

— Eh bien, madame, c'est peut-être de ce manque de tact dont vous me remercierez tout à l'heure. Lorsque je suis arrivé, j'ai été surpris de voir ici un certain Pierre Lantiac, un de mes anciens camarades de lycée. Comme j'allais lui rappeler que nous nous étions connus jadis, je fus surpris de l'entendre me glisser à l'oreille : « Ne dis rien... Je t'expliquerai plus tard... » J'étais moi-même précoc-

cupé à ce moment, et je ne réfléchis pas à ce que cette conduite avait d'étrange. Plus tard, cela m'est revenu, m'a frappé. Je me suis demandé quel intérêt louche avait ce garçon à ne pas se faire reconnaître...

— N'oubliez pas, dit sèchement Mme de Beauval, que « ce garçon » est mon hôte...

— Peut-être plus pour très longtemps, madame. C'est que je connais aussi sa famille.

— Je vous signale qu'elle est alliée à la nôtre...

— Cela me surprendrait. Son père est un charcutier enrichi pendant la guerre et qui a épousé sa caissière, une demoiselle Lacombe.

— C'est une calomnie atroce, monsieur... Sans doute voulez-vous vous venger. Mais vous choisissez une arme absurde.

— Voulez-vous me laisser terminer, madame ? Je ne voulais pas, d'abord, trahir mon ancien camarade, pensant qu'il rougissait seulement de ses origines. Mais lorsque le bruit se répandit dans le pays de la présence d'un Hervé de Chavigny, attaché d'ambassade, que Lantiac faisait passer pour son cousin, j'ai tout de suite eu l'impression de quelque chose de plus que louche... Je me suis mis en quête. Ecoutez-moi bien, madame : il n'existe aucun Hervé de Chavigny, attaché d'ambassade. Et celui que vous recevez chez vous s'appelle de son vrai nom, Hervé Roche, et est employé à une compagnie d'assurances.

Mme de Beauval ne songeait plus à interrompre Marc Labrousse. La gravité des choses qu'il lui disait, le ton plein d'assurance avec lequel il les lui disait, commençaient à la troubler. Il lui semblait qu'un abîme s'ouvrait devant elle.

— Ce sont là des accusations bien graves, dit-

elle, et desquelles vous devriez pouvoir me donner des preuves...

— Des preuves ? Ces deux personnages vous les donneront eux-mêmes. Je répèterai mes accusations devant eux. Mais j'ai encore un mot à vous dire, madame. Vous m'avez tout à l'heure accusé de vouloir me venger : eh bien ! c'est exact, et c'est maintenant que je tiens ma vengeance. Depuis ce matin, Mme Larchant fait le tour du pays pour annoncer les fiançailles de Denise et d'Hervé de Chavigny... Moi, cet après-midi, je ferai le tour du pays pour raconter comment vous avez été trompée par deux escrocs.

Mme de Beauval avait blêmi.

— Taisez-vous, monsieur, dit-elle. Si ce que vous me révélez est vrai — et j'ai peine à le croire — je saurai reconnaître le service que vous m'avez rendu, je...

— Oh ! je ne prétends plus à la main de Denise, madame, elle m'a trop vite oublié... Et rien ne pourra m'empêcher de dire quelle coupable crédulité a été la vôtre...

Pour toute réponse, Mme de Beauval tira violemment le cordon d'une sonnette qui se trouvait à proximité de sa main.

Rose parut avec une promptitude qui montrait qu'elle n'était guère éloignée de la porte.

— Rose, dit Mme de Beauval d'une voix entrecoupée, allez dire à M. Lantiac... et à M. de Chavigny... que je les attends ici... tout de suite.

Pendant le temps qui s'écoula entre le départ de Rose et l'arrivée des deux jeunes gens, aucune parole ne s'échangea entre Marc et Mme de Beauval.

Bientôt la porte s'ouvrit, et Pierre apparut, souriant, suivi de son « cousin ».

— Vous nous avez appelés, madame ? demanda Pierre.

Marc s'était levé :

— Bonjour, Lantiac, dit-il.

— Tiens ! C'est Marc Labrousse... Je ne t'avais pas reconnu l'autre jour...

— Ne ruse plus, dit Marc d'une voix tonnante. Tout est découvert... Ton « cousin » ne s'appelle pas Chavigny, mais Roche, et vous êtes deux escrocs, préparant ici je ne sais quelle horrible entreprise...

Pierre fit un geste dramatique :

— Misérable ! Tu nous as trahis... Je saurai me venger... Viens, Hervé, fuyons !...

Sans que Marc ait pu faire un geste pour les retenir, les deux complices avaient pris la fuite, par la porte vitrée qui était restée entr'ouverte. Mme de Beauval était tombée sans connaissance sur un canapé.

Marc se précipita vers la porte derrière laquelle Rose, bouleversée par ce qu'elle entendait, était demeurée aux aguets ; il la bouscula violemment.

— Vite, dit-il, allez chercher monsieur Jean... et mademoiselle Denise... Courez...

Il revint vers Mme de Beauval qui, sortie de l'étourdissement où l'avait jetée ces événements aussi rapides que tragiques, gémissait faiblement.

— Déshonorée !... Je suis déshonorée !...

Marc, malgré la pitié qu'il eût d'elle, ne la rassura pas tout de suite.

Lorsque Jean, puis Denise, pénétrèrent dans le petit salon, ils eurent d'abord conscience de la cruauté du jeu qu'ils avaient joué.

— Mes enfants ! dit Mme de Beauval. C'est épouvantable... Marc... expliquez-leur, je ne peux pas.

En quelques mots, Marc mit ses amis au courant

dé ce qui venait de se produire, et qu'ils connaissaient parfaitement.

— Voilà... C'est horrible !...

Mme de Beauval parut se ranimer :

— Jean, et vous, Marc, voulez-vous me laisser seule un moment avec Denise... Ne partez pas, Marc, je vous en prie... Attendez que je vous rappelle...

Marc s'inclina, et sortit avec Jean.

— Ma pauvre enfant, dit alors Mme de Beauval à Denise, j'ai été bien coupable, bien imprudente... Je trouvais cela tout naturel... Mais écoute, est-ce que tu aimais vraiment ce misérable Hervé ?

— Non, maman, dit Denise. Je vous obéissais...

— Ecoute-moi... Marc Labrousse est le seul à savoir cet affreux secret... Il veut se venger de mon refus... répandre cette histoire dans tout le pays... Je ne pourrais pas supporter cela... Je vois d'ici les sourires de Mme Larchant...

« Denise, mon enfant, si tu aimais Marc, tu ne peux l'avoir oublié en si peu de temps... Je consens à tout, à tout ! Mais que cette affreuse histoire soit ensevelie...

Un moment après, Marc et Denise, debout devant Mme de Beauval, unissaient leurs mains sous l'œil attendri de la fière comtesse.

Jean, heureux de voir s'achever enfin la comédie qui lui avait tant coûté de jouer, obtint de sa mère que Marc et Denise aillent passer, avec lui, la première soirée de leurs fiançailles à Bagnoles.

En sorte que, le soir même de ce jour, Pierre Lantiac, Hervé Roche, Michèle et Marc Labrousse, Denise et Jean de Beauval, se trouvaient réunis pour dîner autour d'une table du casino de Bagnoles.

La curieuse aventure soulevée par l'esprit inventif de Pierre était achevée, et celui-ci reçut, avec

une apparente modestie, les remerciements de Marc et de Denise.

Mais Hervé et Michèle faisaient sombre figure.

Il y avait eu entre eux, dans le courant de l'après-midi, une explication aux termes de laquelle il résultait que Michèle ne serait pas fâchée le moins du monde d'être demandée en mariage par Hervé. Lorsqu'ils annoncèrent la nouvelle, Jean s'écria :

— Eh bien, mais c'est parfait... Deux mariages, cela fait un très joli dénouement de comédie..

— Vous en parlez à votre aise, dit Hervé. Me voilà considéré par votre mère comme le dernier des escrocs... Croyez-vous que, dans ces conditions, il me soit facile de devenir le beau-frère de son gendre ?

— Et tout cela à cause de vous, monsieur de Lantiac, dit Michèle avec amertume.

— Voilà bien l'ingratitude des femmes ! dit Pierre. Et n'est-ce pas à cause de moi également, que vous et Hervé vous êtes connus ?

— Nous aurions très bien pu nous connaître quand même...

— Pas moyen d'avoir le dernier mot avec une jeune fille, dit Pierre découragé...

— Tu as tant d'imagination, dit Hervé. Tâche donc d'imaginer quelque astuce pour faire trouver cela normal par madame de Beauval...

A la perspective d'une nouvelle comédie à jouer, la figure de Pierre s'illumina.

— Eh bien, dit-il, c'est entendu... Fiez-vous à moi... Dès demain j'aurai mis quelque chose sur pied...

Et les six amis levèrent leurs verres en l'honneur des mariages proches que les prometteuses patoles de Pierre leur permettaient d'entrevoir.

LES DEUX VISAGES

Par PIERRE MARIEL

CHAPITRE PREMIER

De la forêt montait une saine odeur de champignons et de résine. Par endroits, dans l'armée immobile et frémissante des sapins, un rais de lumière parvenait à traverser l'enchevêtrement des branches, et traçait dans la forêt une percée pleine de mystère. A mesure qu'ils s'éloignaient de la route, les troncs passaient de l'ocre au mauve. Sur le silence pesant, couraient le ronronnement de l'automobile et le crissement des aiguilles écrasées par les pneus.

Après une montée, soudain, Marthe Heudebourg aperçut l'orée du bois. D'instinct, elle appuya sur l'accélérateur pour arriver plus vite aux dernières rangées d'arbres. La plaine ! La plaine plus vaste encore de n'être recouverte, en cette automne, que de chaumes !

Sur tout le corps, comme une enveloppante caresse, Marthe en reçut la chaleur et la lumière. L'indéfinissable malaise causé par la pénombre de la forêt, fit place à une allégresse de tout son être. Comme elle se réjouit d'avoir trouvé un prétexte pour abandonner les autres, pour rouler seule, bien seule, sur la route déserte ! La solitude, c'était son seul refuge, son seul bien.

(A suivre.)

COLLECTION FAMA



Derniers volumes parus :

633. Tout le bonheur du monde, par M. NOURY.
634. La double méprise, par SAINT-ANGE.
635. Le secret de l'exilée, par Annie et P. HOT.
636. Le cœur de Cendrillon, par H. LANGLADE.
637. Mon voisin le vieux garçon, par de MOULINS.
638. La chanson du regret, par Philippe JARDYS.
639. Une reine et son cœur, par R. JEAN-BOULAN.
640. L'amour joue la comédie, par J. MORIN-SARRUS.

Prochains volumes à paraître :

641. Les deux visages, par Pierre MARIEL.
642. L'allié des mauvais jours, par Jean KÉRY.



En vente partout : **2 francs**

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS